

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# JOURNAL D'AGRICULTURE,

ET

## TRANSACTIONS

DE LA

### Société d'Agriculture du Bas-Canada.

VOL. 2.

MONTREAL, OCTOBRE, 1849.

NO. 10.

Le Clergé Catholique du Bas-Canada exerce à juste titre une grande influence sur la population rurale, et nous ne doutons nullement que toute recommandation venant d'un corps aussi influent et aussi respectable, ne fût reçue avec attention, et adoptée sans hésitation par les paroissiens. Dès notre première publication sur le sujet des améliorations agricoles, nous avons fondé notre principal espoir de faire du bien sur l'influence des Messieurs du Clergé, persuadé que s'ils approuvaient nos suggestions, ils les recommanderaient à l'attention des cultivateurs. Quant à ce qui nous concerne particulièrement comme éditeur, si nous nous sommes flatté de pouvoir opérer quelque bien parmi les cultivateurs d'origine française, au moyen de ce journal, c'était en comptant principalement sur l'influence et la faveur du Clergé Catholique. Nous trouvons que dans toute paroisse dont le Curé n'est pas souscripteur pour ce journal, il s'en prend à peine un exemplaire, et cette circonstance est pour nous une preuve convainquante que tout ce que nous pourrions écrire, aura été écrit inutilement, si les Curés ne sont pas disposés à favoriser le journal par leur recommandation et leur abonnement. Nous ne pouvons admettre que l'épargne annuelle d'une piastre soit pour qui que ce soit une raison suffisante de ne pas souscrire pour le seul Journal d'Agriculture publié en langue française dans le pays. Le plus pauvre cultivateur de la province pourrait trouver, dans un seul numéro de ce journal, quelque renseignement, ou quelque instruction, qui le dédommagerait amplement du paiement de cinq schelins. Nous ne pouvons supposer

qu'il se trouve un individu assez peu attentif, ou plutôt assez opposé à son propre intérêt, pour fermer les yeux et les oreilles à toute information, suggestion ou instruction qu'il serait en son pouvoir d'obtenir. Nous n'avons jamais prétendu que les cultivateurs dussent adopter nos suggestions, à notre seule recommandation, avant de les avoir bien considérées, et d'avoir comparé leur propre pratique avec celle que nous leur recommandions d'adopter. Tous ceux qui sont au fait de la culture de la terre et de la conduite d'une ferme, doivent être en état de juger de l'utilité ou de la convenance du plan qui leur est proposé, et s'ils croient qu'il ne leur serait pas avantageux, ils sont maîtres de le rejeter. Au contraire, s'il leur paraît que la suggestion est raisonnable, et qu'elle leur serait avantageuse, nous ne voyons pas quelle raison ils auraient de ne pas l'adopter. C'est de cette manière qu'ont été introduites les améliorations générales dans les arts auxquels se livrent les hommes. Un particulier fait la première découverte dans un art; cette découverte devient connue, et elle est adoptée par tous ceux qui pratiquent le même art. Les cultivateurs manquent à ce qu'ils se doivent à eux-mêmes, négligent leurs propres intérêts, s'ils veulent être les derniers à introduire tout perfectionnement praticable et profitable dans l'art qu'ils exercent, et ils auraient mauvaise grâce à apporter pour excuse de ne pas adopter un bon système, qu'il serait nouveau pour eux, et qu'il n'aurait pas été connu de leurs pères. Si l'Agriculture du Bas-Canada est maintenant dans un état si florissant et si prospère, qu'elle ne peut pas être perfectionnée et

n'a pas besoin de l'être, un journal agricole devient inutile. Nous nous flattons néanmoins qu'on nous pardonnera de dire que notre agriculture a besoin d'être beaucoup améliorée, et qu'il n'y a pas de paroisses dans le Bas-Canada, dont le produit ne pût être au moins doublé, et cela sans surcroît extraordinaire de dépenses. Nous ne faisons pas cet exposé avant notre réflexion, ni sans pouvoir en prouver la vérité d'une manière satisfaisante. Si l'on admet que ce que nous disons est correct, on ne pourra douter que si la production du pays était doublée, il n'en résulât un grand surcroît d'aise et de bien-être pour la population rurale et pour toutes les autres classes de la société. Après avoir rendu au Créateur ce qui lui est dû, nul homme ne peut mieux employer son temps qu'à s'efforcer d'introduire dans l'agriculture les améliorations qu'elle demande. En cultivant judicieusement nos terres, nous montrons que nous savons en estimer la valeur, et apprécier comme il convient les dons de l'Être tout-puissant et bien-faisant qui nous a favorisés d'un sol fertile et d'un climat favorable, qui nous procureront les nécessités et les douceurs de la vie, à proportion de l'habileté et du soin que nous mettrons à cultiver ces biens. Nous concevons humblement que c'est presque, si non absolument, pour nous un *devoir religieux* de cultiver la terre convenablement, selon nos moyens, et de ne pas souffrir que les "épines et les ronces" croissent au milieu des plantes utiles et les étouffent. Nous nous sommes hasardé à avancer cette proposition, et s'il était une fois admis qu'il est vrai, en effet, que la bonne culture de la terre est un *devoir religieux*, une obligation envers la société, nous croirions mériter d'être appuyé par le clergé de toutes les dénominations, en la recommandant, et nous pourrions espérer qu'il ne regarderait pas cet appui comme incompatible avec les devoirs de son état. Le sol dont le Créateur a fait don au genre humain produira généralement des fruits à proportion du soin et de l'habileté qu'on mettra à le cultiver et à le soigner. Nous avons toujours entendu condamner comme

coupables ceux qui par négligence laissent perdre ou gâter les fruits que la terre produit ; et nous croyons que ceux-là ne sont pas moins blâmables qui négligent de rendre productives les terres qu'ils occupent. Ceux d'entre les hommes qui sont attachés ou employés à l'agriculture ne forment pas peut-être plus de la moitié de la population de la terre, mais ils ont à pourvoir, non-seulement à leurs propres besoins, mais encore à ceux de leurs semblables qui ne sont pas agriculteurs, au moins en ce qui regarde les aliments. S'ils négligent de le faire, ils ne remplissent pas leur devoir envers la société, et n'ont pas le droit d'occuper inutilement des terres que d'autres feraient valoir pour l'avantage commun ; ils n'ont pas le droit, suivant nous, de faire ainsi souffrir autrui par leur négligence. Ce sujet n'obtient pas l'attention qu'il mérite de la part d'habitans de tout pays, depuis le premier jusqu'au dernier, et l'on a partout recours à toutes sortes d'expédiens pour faire régner la prospérité, excepté à celui qui peut seul l'amener, le perfectionnement de l'agriculture. Ce n'est que par une nouvelle création, pour ainsi dire, obtenue du sol, qu'on peut subvenir aux besoins constants du genre humain, et quand on sait que tel est le cas, on a lieu d'être étonné que le premier soin, dans tout pays, ne soit pas de faire tout ce qu'il y a de possible pour que cette création annuelle soit abondante et amplement suffisante pour la famille humaine. Il y a des individus qui, voyant que l'agriculture est généralement pratiquée par des hommes simples et sans prétentions, ne pourront se persuader qu'elle soit d'une grande importance pour eux-mêmes ou pour le monde, et qui penseront conséquemment qu'elle ne mérite ni considération ni attention, et doit être laissée à elle-même. Ces individus ne pourront croire qu'il ne peut y avoir pour un pays, et particulièrement pour le Canada, d'autre source réelle de richesse que la production de son sol. Ils s'attendent que la richesse sera apportée dans le pays, ou y arrivera, sans provenir de son sol. L'Angleterre,

qui est certainement le plus riche pays du monde, tire sa principale richesse de la culture de son sol, et quelque étendue que soient ses manufactures, elles ne produisent pas annuellement beaucoup plus de la moitié du montant que rapporte l'agriculture, et c'est au moyen de son produit agricole que les deux tiers de ses manufactures sont payés. Avec une agriculture florissante, nous serions en état d'établir des manufactures, et de les soutenir par le surplus de nos produits. Nous croyons qu'il n'y a pas pour moins de £100,000,000 d'articles de manufacture britannique achetés annuellement avec le produit de l'économie rurale britannique. Quand un pays ne fournit qu'un mince produit, la population est peu en état de donner de l'encouragement soit à l'industrie, soit au commerce. Tous les vrais amis du Canada ne peuvent employer leurs talens à une fin meilleure que celle de tâcher d'améliorer son agriculture; et nul habitant du Canada, quelque élevé que soit son rang ou son office, ne pourrait procurer à la population de ce pays naturellement fertile, un avantage comparable à celui du perfectionnement de son économie agricole.

On peut se former une idée de l'intérêt qu'on prend à l'amélioration de l'agriculture dans les Etats-Unis, quand on estime qu'à la grande Foire et Montre d'Animaux, tenue à Syracuse, pour l'Etat de New-York seul, il n'y avait pas moins de 200,000 individus présents, et d'après ce que nous avons vu, nous croyons que l'estimation est correcte. Le premier jour de l'Exhibition, il fut vendu 5000 billets d'admission d'une piastre, malgré que les membres de la Société et un grand nombre d'étrangers eussent des billets qui leur donnaient l'entrée gratis. Il fut vendu, durant la Foire, 60,000 billets d'admission à 7½ d. chacun. La vente des billets d'admission ne produisit pas moins de 12,500 piastres, somme assez considérable, à ce que nous croyons, pour payer tous les prix et les autres frais de l'Exhibition. Combien n'en est-il pas autrement aux Montres de

Bœufs en Canada, et combien n'est pas petit le nombre des personnes qui s'y trouvent! L'argent dépensé pour se rendre à cette Foire, et y acheter, peut se monter, à ce que nous imaginons, à 500,000 ou 600,000 piastres; ou plus, quelque incroyable que paraisse la chose. On pourrait demander si cette dépense d'argent et cette perte de temps pouvaient être avantageuses à ceux qui les faisaient. A tout événement, nous désirerions de tout notre cœur que les habitants du Canada eussent une telle Foire et Montre d'Animaux, et qu'il s'y trouvât autant de monde: il en résulterait la preuve qu'on s'intéresse à l'agriculture et à son perfectionnement, et que tout instrument nécessaire pour bien cultiver la terre peut être obtenu par le cultivateur à un prix raisonnable. Une grande montre d'instrumens induira les cultivateurs à acheter et à employer des instrumens auxquels ils n'avaient jamais pensé, avant de les voir. De grandes Exhibitions sur le plan de celles qui ont lieu en Angleterre, et de celle que nous avons vue dernièrement dans l'Etat de New-York, ne pourraient manquer d'avoir un effet avantageux, si les cultivateurs voulaient seulement y assister. Les montres de cette sorte doivent néanmoins être grandes en réalité pour devenir utiles; autrement, mieux vaudrait qu'il n'y en eût point. Les arrangemens devaient être satisfaisants, sous tous les rapports, et il faudrait faire en sorte que la montre des animaux, instrumens, etc., fût des plus amples.

#### TRANSPLANTATION DES ARBRES FRUITIERS.

Comme le temps convenable à la transplantation des arbres dans les vergers n'est pas éloigné, les remarques suivantes pourront avoir ici leur à-propos.

« Toute espèce de terre n'est pas propre à toute espèce d'arbres: il est, par exemple, plus qu'inutile de planter des pommiers dans un sol argileux ou crayeux, parce que, s'ils y végètent d'abord, à cause de quelques parcelles de terre encastrée ou légère, mêlée à la craie ou à l'argile (terre glaise ou terre forte), il faudra qu'ils languissent et meurent, aussitôt que la terre convenable ne suffira plus à la nourriture des racines. Le sable

à peu près pur n'est pas non plus ce qui leur convient le mieux.

La terre de montagne, ou calcaire et coquillière, est celle où les pommiers, ainsi que les pruniers, cerisiers, etc., réussissent le mieux et durent le plus longtemps.

Les poiriers exigent une terre végétale ou sablonneuse très profonde, parce que les racines de ces arbres, et surtout leur pivot (grosse racine mitoyenne) s'étendent considérablement en profondeur: si, en descendant ainsi, elles rencontrent un sol contraire (argile, tuf, etc.), l'arbre, loin de continuer à croître, devient languissant et périt promptement.

Une très mince couche de terre sur le roc vif suffit aux pruniers, cerisiers à grappes, ou du pays, etc.: les pommiers mêmes viendront sur les côtes et au pied des montagnes, où il n'y a que quelques pouces de terre sur le rocher, pourvu qu'on y sème des pépins, au lieu d'y transplanter de petits arbres pris dans des pépinières, et encore moins des arbres d'une certaine grosseur; à moins qu'on y trouve, aux points convenables pour la régularité, des interstices, ou des espaces où le sol ait plus d'épaisseur, et où les racines puissent être assez recouvertes d'abord, et s'étendre ensuite suffisamment en profondeur. Le pivot d'un arbre venu de semence prendra, comme par instinct, la direction convenable ou possible, et s'étendra horizontalement, s'il ne peut descendre perpendiculairement, se courbant, se repliant, se tortuant, pour ainsi dire, d'après l'exigence de sa situation (1); au lieu que si l'on voulait transplanter même de très jeunes pommiers sur de minces couches de terre, on serait obligé, ou de couper les pivots, ou de les rompre violemment en voulant les recourber; d'où résulterait presque inmanquablement, ou le manque total de reprise, ou le prompt dépérissement.

Quant à la saison, les uns préfèrent le printemps, les autres, l'automne: d'après l'expérience que nous en avons faite, nous conseillerions à ceux qui ne sont pas pépiniéristes ni jardiniers fruitiers de profession (et pour lesquels seuls ces remarques sont écrites), de choisir l'automne plutôt que le printemps, pour transplanter de jeunes arbres fruitiers, pourvu qu'on ne transplante pas avant la chute des feuilles, ou avant les premiers jours de novembre; les racines ne manqueront pas d'humidité, d'abord, et elles seront ensuite suffisamment humectées par la fonte de la neige et par les pluies du printemps, pour qu'on puisse se dispenser d'arroser le pied des arbres, à moins qu'il n'y ait sécheresse au commencement de l'été.

Nous ajouterons à ces remarques, que dans les montagnes et sur leurs contre-forts, ou côtes adjacents, il n'est pas nécessaire que

le sol se compose entièrement, ou même en grande partie, de terre ou de sable calcaire, pour que les pruniers, cerisiers, merisiers, vignes, etc., et les pommiers même, y prennent facilement racine et y croissent vigoureusement. Ceux de ces arbres qui portent des fruits à noyaux seront, en peu d'années, environnés, jusqu'à une certaine distance, d'un nombre prodigieux de rejetons, ou de petits arbres de la même espèce, sur des rochers trappéens, amphiboliques, ou augitiques; et nous pourrions montrer des pommiers crus d'une manière ténace et comme à l'épreuve de la destruction, sur des sommets de rochers augitiques, où il serait difficile d'apercevoir quelque vestige de la terre appelée végétale.

Quoique dans le numéro d'Avril de ce journal, nous ayons donné un morceau traduit du *Genesee Farmer*, sur la transplantation des arbres fruitiers, nous pensons que la recette ou instruction suivante, due à notre concitoyen, feu M. John Donnellan, aura ici son utilité:—

“Faites un trou circulaire assez grand pour recevoir librement les racines sans qu'elles touchent aux côtés. Placez les racines convenablement, si quelques-unes se trouvent rompues, trop écartées ou rapprochées. Qu'une personne tienne l'arbre, tandis qu'une autre jette la terre dans le trou, après qu'elle aura été broyée (1). Il faut secouer l'arbre doucement et fréquemment pendant qu'on remplit le trou, afin que la terre soit également répartie entre les racines, et se presse contre les radicules et les fibres. Il faut aussi soulever l'arbre graduellement, afin que la couronne ou le sommet des racines ne soit pas à plus d'environ trois pouces au-dessous de la surface générale. Lorsque le trou est rempli, marchez dessus légèrement, d'abord au-dehors, ensuite près du trou de l'arbre, formant une surface un peu concave, afin que l'eau y pénètre, s'il est nécessaire, plus aisément. Répandez sur la surface du trou du fumier pourri, à l'épaisseur d'environ deux pouces; et l'automne suivant, (si vous avez planté le printemps), remuez, ou piquez ce même fumier légèrement, ce qui aidera à la crue des arbres, l'année suivante. Plantez un bon piquet autour de chaque arbre, et attachez l'y,

(1) On peut, et l'on doit épaissir la couche de terre, au-dessus des racines, lorsque l'arbre prend de l'accroissement.

(1) Quand on est obligé de faire seul l'ouvrage, on peut s'aider de petites branches fourchues, ou autre chose, pour tenir l'arbre droit, jusqu'à ce qu'il soit assez affermi par la terre rejetée dans le trou.

afin que le vent ne les puisse pas abattre." (Si les arbres étaient un peu gros, cette plantation de piquets ne serait peut-être pas absolument nécessaire.)

#### MOYEN D'ACCELERER LA RECUE DE TAILLIS.

.....L'agriculteur vulgaire se circonscrit dans la culture de son champ, et se borne à recueillir des plantes annuelles: il ne pense guère à connaître toute l'étendue du domaine de l'agriculture; il borne ses soins aux objets de ses jouissances, et arrête ses méditations là où finissent ses opérations.

Parmi les grands propriétaires, éloignés de leurs propriétés, la plupart distraits par des opérations qui les éloignent des champs et les forcent à négliger de véritables richesses, pour donner cours trop souvent à une carrière politique semée d'écueils, abandonnent à des personnes étrangères le soin de mettre à profit de grandes ressources; d'autres ne connaissant de leurs biens que le prix qu'ils retirent de leur bail, ignorent ou négligent le moyen d'améliorer leur fonds et d'en augmenter les produits.

Ainsi, le plus précieux des arts, l'atelier le plus abondant de la fortune publique et privée, celui qui nourrit toute la population, demeure désert, ou abandonné à des mains que la pensée, l'observation n'éclaircit point encore.

Quand le cultivateur n'est que fermier, ou locataire, n'ayant qu'une jouissance précaire et fugitive, par le peu de durée des baux, il ne peut rien entreprendre pour l'avenir: la postérité ne sera point pour lui, parce que ce n'est pas la sienne qui profiterait de ses soins; le présent est tout. Le bénéfice qui ne peut se recueillir dans une courte jouissance ne peut entrer dans le plan de nos fermiers momentanés: dès lors, plus d'observations sur les causes et les effets qui ont quelque lenteur ou une longue durée; d'autre part, il y a des soins utiles qui paraîtraient prendre sur les jouissances à venir, qui ne sont point à eux: dès lors, elles sont donc interdites au fermier du moment.

Tout homme qui a un peu pratiqué les forêts et examiné avec attention la recue et la progression des taillis, aura remarqué que, dans les bons sols, la pousse, après l'exploitation, est si vigoureuse et si forte, et les brins si multipliés, qu'au bout de quelques années, il n'est possible d'y pénétrer qu'avec beaucoup

de peine, et que les jeunes taillis, parvenus à l'âge de quatre à cinq ans, restent pendant cinq à six ans dans une espèce d'inaction; que pendant ce temps, ils n'ont qu'une croissance presque insensible. La raison en est très simple; les bois blancs ou bois-morts, comme coudriers, épines, marceaux, aunes, genêts, croissent en abondance, et font avec les rejets du chêne, déjà trop épais, un massif qui empêche l'air d'y pénétrer et de recevoir la douce influence du soleil, qui vivifie tout.

Cependant, les bordures des jeunes taillis qui sont sur la plaine continuent leurs progrès, et leur croissance en grosseur et hauteur est souvent double de celle du taillis intérieur, quoique du même âge: l'on en sent parfaitement la raison physique: c'est que ces bordures reçoivent l'influence de l'air et du soleil, et la belle crue en est l'effet: elles n'ont point éprouvé les causes de ralentissement.

Il serait donc très possible de prévenir cette stagnation de l'intérieur, en le débarrassant des brins (ou rejets) inutiles et superflus et du mort-bois. On sentira encore mieux la nécessité de cette opération, si l'on observe que les espèces de bois blancs et morts-bois croissent plus promptement que le chêne, le hêtre, etc.; que, dans les premières années, ces morts-bois couvrent ou étouffent, par leur ombrage, le chêne, qui ne prend sa crue que plus lentement: leur progrès est même si rapide que, si dans les trois ou quatre premières années, on coupait ces arbrisseaux, ils repousseraient assez vigoureusement pour regagner encore une fois la hauteur du chêne; ce qui est d'expérience, et l'opération serait manquée: il faudrait la recommencer; on aurait le double de frais et point de profit: on aurait manqué un avantage essentiel que procure la présence, pendant quelque temps, de cette mauvaise espèce, qui est de forcer la bonne à s'élever perpendiculairement et à se former en belle tige.

L'émondage et le nettoyage par pied, qu'il convient de faire dans ces jeunes taillis, ne doit s'opérer qu'après la cinq ou sixième année révolue de la recue; alors les rejets de chêne destinés par la nature à s'élever et former le taillis, sont bien marqués dans les trochets par leur consistance en grosseur et en élévation; le bois blanc et les brins surnuméraires du chêne étant coupés à cet âge, les principaux conservés, sans trop dégarnir,

prennent l'empire sur les arbustes parasites et les étouffent.

Le taillis étant ainsi débarrassé s'élève et grossit promptement, parce qu'il reçoit l'influence de l'air nécessaire à tous les végétaux, et acquiert la supériorité à laquelle la nature les a destinés.

Cette opération d'émondage ne doit se faire qu'à commencer du mois de novembre jusqu'au mois d'avril : après la chute des feuilles on distingue mieux ce qu'il convient de couper.

Il ne faut point donner l'ouvrage à faire à l'entreprise : l'on sent que le manœuvre prendra peu ou point de précaution, et coupera souvent ce qu'il faudrait réserver. Comme c'est en hiver que l'on fait ce travail, la journée du manœuvre est à bon compte.

Il faut observer qu'il se trouve dans des taillis des cantons assez considérables qui ne sont peuplés que de coudriers et arbustes semblables; alors, il ne faut pas les couper tous, mais conserver les principaux brins de chaque trochet, en les débarrassant des épines.

Le propriétaire se trouvera bien dédommagé de la dépense que lui aura coûtée son opération par l'avantage et la valeur qu'elle donne au taillis: en effet, il faut observer qu'il ne reste plus dans la stagnation; qu'il croît et s'élève considérablement par l'influence de l'air qu'on lui a procuré, et par l'extirpation des brins de bois parasite. L'expérience a prouvé mille fois que le taillis gagne au moins un quart en valeur.

Des personnes qui ne connaissent point la marche que la nature suit dans la croissance du bois, pourraient objecter que ces brins que l'on coupe pour éclaircir les trochets trop touffus et les autres arbrisseaux, ne se trouvant plus, lors de l'exploitation du taillis, à quinze, vingt, vingt-cinq et trente ans, l'on n'a opéré qu'une compensation d'un taillis plus élevé avec un plus garni; mais cette objection est une erreur démontrée.

Parcourez tous les taillis des forêts, depuis l'âge de dix jusqu'à vingt-cinq et trente ans, vous y verrez presque tous les morts-bois, les brins de trochets de chênes, charmes, etc., qui n'ont pu s'élever, morts par l'ombrage des mâches-brins qui ont pris la supériorité en s'élevant et les ont étouffés. Ces bois morts sont en très grande quantité.

Eh bien! c'est ce bois destiné à périr qui gênait la croissance pendant six à sept ans,

que l'on a extirpé, et dont le propriétaire ne tirait aucun profit. Ces observations se reproduisent sans cesse sous nos yeux.

Un jardinier qui aura semé un légume trop épais, lorsqu'il commence à s'élever, s'en presse d'en arracher une partie pour faire profiter l'autre, et en tirer un plus grand avantage. On en fait autant dans les colzats et navettes et dans les pépinières. Il en est de même des bois, et tout observateur sentira cette vérité incontestable.

L'on doit faire remarquer que dans les taillis peu peuplés cette opération n'est pas aussi nécessaire, parce qu'ils reçoivent plus d'air.

Si l'on faisait cet émondage dans tous les bois qui en sont susceptibles, ils fourniraient un quart et plus de bois de consommation, et amélioreraient les brins destinés à devenir des arbres de haute futaie.

B.

NOUVEL ENGIN A VAPEUR.—Il a été exhibé, vendredi dernier, à la fonderie de MM. Scott, Sinclair et Cie., devant un grand concours de messieurs, un nouvel engin à vapeur à haute pression, de la puissance de six chevaux, construit pour faire mouvoir un moulin à battre, dans l'île d'Islay. Le cylindre ne reçoit la vapeur que par le fond; il a 12 pouces de diamètre: le piston est solide, jusqu'à 12 pouces de profondeur; la verge de connexion est insérée à moitié dans le piston solide, et retenue par une cheville: la partie supérieure est liée à la manivelle de la manière ordinaire. Cet engin, avec la roue excentrique et la roue volante, sont les seules parties matérielles de la machine. La roue de connexion et le piston pèsent trois quintaux: une moitié de la circonférence de la roue est creusée de cavités à l'intérieur du bord; l'autre moitié est entièrement solide. Cette machine fera l'ouvrage que peut faire tout engin à vapeur de la force de six chevaux, avec beaucoup moins de bois ou de charbon qu'on en emploie ordinairement: au prix présent du charbon, il n'en faudra pas pour plus de trois sous par heure pour entretenir dans la chaudière ou bouilloire la quantité nécessaire de vapeur. L'engin n'occupe que peu d'espace, et est construit à un tiers de moins que les engins ordinaires, et il est si simple que tout paysan ou homme de travail le peut diriger. L'engin a été inventé, construit et breveté par notre ingénieur con-

citoyen, M. John Hartie, intendant de MM. Scott, Sinclair et Cie., et la manière simple et aisée avec laquelle il a fait ses évolutions a donné beaucoup de satisfaction à toutes les personnes présentes, qui ont complimenté et félicité N. Hartie de son succès à simplifier l'usage des engins à vapeur. Nous avons le plaisir de pouvoir ajouter que M. Hartie a aussi obtenu un brevet d'invention pour les moulins à grains qui sont depuis quelque temps en pleine opération dans ce pays.—*Greenock Advertiser.*

**HOMMAGE DÉLICAT RENDU À L'AGRICULTURE.**—En 1779, un peu avant la saison des semailles, leurs Altesses Royales, le Prince de Galles et le Prince Evêque d'Osnabruck demandèrent et obtinrent, dans les jardins royaux de Kew, un petit enclos de terre, qu'ils bêchèrent eux-mêmes; ils l'ensemencèrent ensuite en froment, qu'ils cultivèrent avec grand soin, le sarclèrent jusqu'à trois fois, le coupèrent, l'engrangèrent, battirent, vannèrent et amoncèlerent. Cette opération étant la dernière du ressort de l'agriculture, la Reine amena adroitement les princes à la réflexion que suggérait naturellement la variété compliquée de leurs travaux: elle saisit cette occasion de leur faire sentir combien était précieuse à la société cette classe d'hommes obscurs que l'on appelle généralement *fermiers*; à combien de fatigues ils sont assujétis, combien ils ont droit à la protection et à la bienveillance des chefs de la société. Le blé recueilli et déposé dans le grenier des jeunes cultivateurs, après leur avoir donné une première leçon, leur en préparait une seconde; il fallait essayer d'en faire du pain. Les princes en passèrent par tous les procédés de la boulangerie: un moulin à bras leur donna une idée de tous ceux qui ont pour moteur l'eau, le feu et le vent. On sussa ensuite la farine, on la sépara du son, on en fit de la pâte: on étudia la nature du levain, on en conçut la nécessité: l'on finit par chauffer le four, et par en retirer une demi-douzaine de beaux pains bien dorés, bien appetissants, bien sains, d'un goût exquis, dont se régalerent les jeunes boulangers; et toute la famille royale, particulièrement la reine, qui, sans qu'on s'en aperçut, avait dirigé toutes les opérations, recueillait, pour ainsi dire, le fruit de ses propres travaux.

Cette anecdote est du petit nombre de

celles qui excluent tout ornement d'emprunt: ce n'est point aux imaginations brillantes, mais aux cœurs tendres, qu'elle se recommande dans sa touchante simplicité.—*L'Abeille Canadienne.*

**TROUPEAU DE MOUTONS EXTRAORDINAIRE.**—Il existe sur la ferme de Bahulick, de Beaulx, un petit troupeau de moutons de l'apparence la plus extraordinaire qui se puisse voir dans Ross-Shire, et même dans Inverness-Shire. Ils sont de la race de Chéviot. Mais ce qui attire particulièrement l'attention du peuple, c'est la noirceur de la toison du corps et la blancheur du cou. Ils sont parfaitement noirs, à l'exception du cou, qui est blanc et de deux barres blanches (une sur chaque épaule), qui ressemblent beaucoup au rabat blanc d'un ministre sur sa robe noire. Quelques-unes des brebis ont eu, cette année, des agneaux qui sont de vraies curiosités. Ils sont régulièrement tachetés de noir et de blanc, à peu près comme une certaine espèce de chiens, à l'exception que les taches sont plus grandes et moins nombreuses. M. Moffat, le fermier, a élevé lui-même tout cet intéressant troupeau, et l'on peut dire qu'il est le seul fermier du nord de l'Écosse, qui en possède un semblable.—*Inverness Courier.*

**CURIOSITÉS VÉGÉTALES.**—Un correspondant du *Gardener's Magazine* disait, il y a quelques années, qu'un pêcher de l'espèce appelée *Royal George*, cultivé dans le jardin du révérend M. Howman, avait produit un gros fruit, dont les trois quarts étaient de pêche et l'autre quart de brugnon; absolument distincts par l'apparence et la saveur. Cela était sans doute provenu de ce que le pollen de l'un avait été porté sur celui de l'autre; mais pourquoi n'y avait-il pas eu de mélange? Il n'y avait que très peu de différence dans le noyau. Il y avait un brugnonnier à environ cinq verges du pêcher.

Le *New England Farmer*, de la même époque, parlait d'un pommier de Goellnitz de soixante ans d'existence, sur lequel on avait recueilli trois cent trente variétés de pommes!

Le même journal contient un détail curieux, fourni par le professeur Nuttall, sur un pommier, à Cambridge, produisant des pommes roussettes, dont une des branches fut trouvée chargée de pommes d'Harvey.

L'arbre qui porte les pommes d'Harvey est près de l'autre, et le phénomène a été opéré par le transport de la poussière séminale du premier.

Nous avons vu, étnit-il dit, dans le *Mercury* de New-Bedford, une pomme renette, cueillie à Little Compton, du poids de vingt onces, et de quinze pouces de circonférence.

### L'AGRICULTURE ET LES MOISSONS SUR LE CONTINENT (DE L'EUROPE.)

Un agriculteur de West Lothian nous favorise de la lettre suivante, datée d'Aix-la-Chapelle, le 2 Août :—

“Je prends la liberté d'offrir quelques remarques sur ce que j'ai vu de lié à ma profession, dans ma route jusqu'à cette place, et qui peuvent n'être pas tout-à-fait dépourvues d'intérêt pour ceux de vos lecteurs qui, comme moi, vivent de la charrue. Peu après être arrivé à Boulogne, je me rendis par la diligence à Saint-Omer, où je pris le chemin de fer qui conduit à Bruxelles, et de là à Aix-la-Chapelle. Dans le cours de cette route, je passai à ou près de Lille, Tournay, Courtray, Gand, Malines, Bruxelles, Liège, etc., ayant ainsi l'occasion de jeter un coup-d'œil sur ce qu'on dit être les parties les mieux cultivées de la France, de la Belgique et de la Prusse. Le sol entre Boulogne et Saint-Omer est pauvre et mal cultivé, et les récoltes de toutes sortes ne paraissent pas promettre de rendre beaucoup plus que la semence. Dans ce district, l'avoine étnit verte, lors de mon passage, l'orge presque mûre, et quelques pièces de blé et de seigle étnaient déjà coupées. Saint-Omer est situé sur une plaine morte, que vous voyez, en avançant, s'étendre à perte de vue, de chaque côté du chemin, jusqu'à quelques milles d'Aix-la-Chapelle, et qui a une forte ressemblance avec le *Carse* de Falkirk, mais richement ornée de peupliers, de saules et d'ormes, et couverte de villes et de villages. Nulle part pourtant pus-je découvrir un bon arbre de bois dur. Les récoltes, qui consistent en blé, avoine, orge, haricots, seigle, sarrasin, trèfle et pommes de terre, sont certainement les plus magnifiques que j'aie jamais vues, particulièrement le blé, et bien capables de porter le découragement dans le cœur d'un protectionniste. La largeur des champs me parut interminable, et je ne pouvais concevoir comment la récolte en pourrait être consommée. Le blé étnait presque tout coupé, et il y en avait une partie considérable de service. Les autres récoltes approchaient de l'état de maturité parfaite, à l'exception du sarrasin, que je présume être toujours une récolte tardive. Je ne vis nulle part d'endroits où la récolte eût manqué, pas même parmi les pommes de terre, qui se cultivent en Belgique sur un plan étendu.

Malgré tout cela, l'agriculture est très peu avancée dans ces quartiers. Il n'y a que peu ou

point de clôtures, et la terre est cultivée généralement en petits morceaux ou lambeaux d'un demi-arpen ou moins, à une demi-douzaine d'arpens, système qui ressemble beaucoup à ce que nous appellons *run-rig*, de manière que dans l'espace de cent ou de deux cents verges carrées, vous pouvez voir toute espèce de récolte. Je ne vis qu'une seule charrue qui étnait de l'ancienne façon, mais je vis plusieurs individus tournant le sol avec une *grape*, ou fourche à trois fourçons; et bien que je visse parfois une charrette employée à charrier le grain, cette opération se faisait ordinairement avec des brouettes à bras, ou les gens transportaient le grain sur leurs épaules. Je ne vis point de cours attenant aux granges, mais seulement deux ou trois meules solitaires; d'où je pus conclure que le grain et la paille étnaient généralement engrangés comme en Angleterre. Les portions de terre cultivées sont façonnées en planches de six à sept pieds de largeur, séparées l'une de l'autre par des raies d'un pied de largeur et d'un à deux pieds de profondeur, à la manière de ce qui est désigné en Irlande par le nom de *lez-ybeds*, (couches oiseuses); mais en approchant de Liège, on s'écartait beaucoup de cette pratique, et l'on voyait des champs plus étendus portant la même moisson. Il est clair que sous un pareil système, il doit se perdre beaucoup de temps et de travail pour la formation des planches, etc., outre la perte d'un sixième ou d'un septième du sol, occupé par les raies ou tranchées. Je soupçonne qu'on n'a pas encore eu recours à l'égoût en briques. J'ai observé plusieurs ouvrages en briques, mais je n'ai vu aucun égoût où la brique fût employée.

An total, je soupçonne que l'agriculture n'est pas ici entre les mains de capitalistes, et que le cultivateur belge, dont on nous a tant parlé, est plus redevable de ses succès à l'excellence de son sol qu'à son habileté, son argent ou son esprit d'entreprise. Dans le fait, on peut dire que ses opérations participent plus, généralement, de la nature de l'horticulture que de l'agriculture. Le sol est le plus léger que j'aie jamais vu sous culture, et se compose, en apparence, de sable sans aucune apparence de pierre, mais il contient un riche mélange de coquilles décomposées, auxquelles je présume qu'il doit son étonnante fertilité, et en particulier les riches récoltes de froment, et aussi de trèfle rouge, article qu'il est maintenant difficile de faire venir à perfection en Ecosse.—*Scotsman*.

TRAVAIL.—“Le travail est la base de toute consolation; c'est le préservateur précieux de l'ennui et des vices dans lesquels on ne tombe jamais que par oisiveté.”

“Heureuse la mère qui, dans ses vieux jours, peut se dire: ‘J'ai donné à la société un galant homme, utile à son pays, et dont il sortira une lignée estimable, qui ne laissera pas tomber le nom de son père dans l'abjection et le dédain.’”

REMEDES SIMPLES.

*Pour le Rhume de cerveau.*—Recevez par le nez et par la bouche la fumée de poivre en poudre ou celle de vinaigre jetté sur une pelle à feu chaude. Ou, recevez par le nez le parfum d'encens, d'ambre jaune ou de mastic, jetté en poudre sur du feu.

*Pour l'Haléine forte.*—Faites cuir dans une cuillère un peu d'alun, et mettez-en dans votre bouche la grosseur d'une sève, deux fois par jour, le matin et l'après-dîner. Ou, tenez dans la bouche, par intervalles, quelques grains de sel, ou du clou de girofle.

*Pour l'Enrouement.*—Prenez deux ou trois gousses d'ail pelées; pilez-les avec du sain-doux, fondu en forme d'onguent, dont vous frotterez vos pieds le soir, en vous couchant, après les avoir chauffés, et les enveloppez de linges chauds. Ou, prenez le soir, en vous couchant, et le matin à jeun, deux heures avant de manger, de la décoction chaude de navet, faite en eau avec un peu de sucre. On donne aussi de l'eau-de-vie brûlée, après qu'on y a fait infuser des figes sèches, comme un remède éprouvé contre l'enrouement, la toux et l'appétit de la gorge.

*Pour l'Asthme (ou Courte-Haleine).*—Faites infuser pendant la nuit, deux ou trois figes sèches dans de l'eau-de-vie, et les mangez, le matin à jeun. Ou, mangez, le matin à jeun, deux oignons blancs cuits sous la cendre, avec huile et sucre, ou bouillon avec beurre et miel. Ou avalez tous les matins une drachme de cristal minéral dans un jaune d'œuf frais, médiocrement cuit. Le suc de buglose, avalé avec du miel, passe aussi pour excellent.

*Pour le Point de côté.*—Avalé, avec un demi-verre de vin blanc, le jus d'une poignée de escfeuil, et soyez ensuite deux heures sans manger, vous tenant bien couvert; et appliquez sur le côté, le plus chaud que vous pourrez l'endurer, un cataplasme de poireaux trépassés avec du sel, et ce qu'il faudra de vinaigre pour les empêcher de brûler. Si la douleur est causée par les vents, mettez un morceau de pain blanc rôti, le plus chaudement que vous pourrez, sur le côté malade, entre deux linges; ou bien un sachet plein de cendres chaudes, ou de l'avoine ou du millet trépassés dans une poêle, avec un peu de sel, et appliqués, dans un sachet, le plus chaudement qu'il se pourra.

*Pour la Palpitation du cœur.*—Flairez fréquemment des clous de girofle. Appliquez à la région du cœur un cataplasme de pain détrempé dans de bon vin, y ajoutant de la poudre de roses, de marjolaine, de muscade et de girofle.

*Pour la Faiblesse d'estomac.*—Rompez une noix muscade en quatre ou cinq morceaux; mettez-les infuser, pendant douze ou quinze heures dans une pinte d'eau, et buvez-en diverses reprises. Ou, prenez, de temps en temps, une rôtie de pain blanc, trempée dans de bon vin rouge, dans lequel vous aurez fait bouillir du ro-

marin. Ou, prenez à jeun deux jaunes d'œuf frais cuits mollets, avec de la poudre de muscade, au lieu de sel.

*Pour l'Indigestion.*—Prenez après la dernière chose que vous aurez mangée au souper, sept ou huit graines de poivre entières, dans une cuillerée de vin. L'huile de semence de lin, en onction sur la poitrine, est bonne pour guérir les indigestions et les maux d'estomac.

*Pour le Vomissement.*—Avalé de la poudre de roses rouges avec de la poudre de canelle, dans du vin.—Appliquez souvent sur l'estomac un sachet plein d'absynthe sèche.—Faites sécher au four une tranche ou croute de pain sans la brûler; arrosez-la de bon vinaigre; et l'ayant saupoudrée de poudre de menthe ou baume de jardin, appliquez-la sur l'orifice de l'estomac.

*Pour la Colique pituiteuse.*—Buvez quelques verres d'eau chaude assez près l'un de l'autre, ou le plus chaudement que vous pourrez, quatre doigts de bon vin dans un verre, avec une muscade rapée et un peu de sucre. Ou, avalez une ou deux gousses d'ail tout entières, comme des pillules, ou du vin et du sucre bouillis ensemble.

*Pour la Colique ventreuse.*—Bassinez le ventre avec de bonne eau-de-vie. Mettez au feu une noix muscade, et quand elle commencera à flamber, retirez-la et la pilez par petits morceaux, puis l'avalez avec du vin ou du bouillon.

MOYEN D'EMPECHER LES MEULES DE FOIN DE CHAUFFER.

*Extrait.*—Quand on a quelque sujet de craindre que le foin, si on veut l'engranger ou le mettre en meules, ne soit pas assez sec, il suffit de répandre quelques poignées de sel commun entre les couches. On aurait tort de regretter une si modique dépense; car le sel, en absorbant l'humidité du foin, en prévient la fermentation, et par conséquent l'inflammation. De plus, il donne du goût à ce fourrage, et c'est un stimulant pour l'appétit du bétail, qui aide à la digestion et le préserve de plusieurs maladies.

*Remarque.*—Beaucoup de cultivateurs ont adopté cette méthode, dans le Bas-Canada, il y a une trentaine d'années, et elle leur a parfaitement réussi. Il est bon d'observer qu'il suffit, à peu près, d'un minot de sel pour quinze cents livres pesant, ou environ cent bottes de foin.

COMMENT ON GRAISSE LA LAINE DES MOUTONS POUR LA FAIRE CROÏTRE.

Aussitôt après la tonte, imbibe les racines de la graine qui reste, d'huile ou de beurre et de soufre, et trois ou quatre jours après, lavez-la avec de l'eau et du sel: la laine en deviendra beaucoup plus belle pour la tonte suivante, et elle sera plus abondante. Cette précaution empêche encore que les moutons ne soient attaqués de la gale, ou, par la vermine, pendant l'année. L'eau salée est un préservatif certain contre les vers.

## FAITS CUREUX EN BOTANIQUE.

*Sagon.*—Les Japonais ont une plante appelée par les naturalistes *cycas revoluta*, dont ils mangent le fruit, et du tronc de laquelle ils extraient une espèce de sagon très estimée, surtout des personnes de rang. Il est en conséquence défendu d'exporter la plante. Une petite quantité de la moëlle de cette plante suffit pour appaiser la faim d'un soldat, en temps de guerre.

*L'herbe au poison.*—Il y a, dans l'île de Madagascar, un arbre qui donne un bois dur et veiné propre aux ouvrages de marquetterie, et un fruit dont le noyau, un peu plus gros qu'une amande, est un poison si violent, qu'un seul peut causer la mort de vingt personnes. Dans le pays, on se sert de ce poison comme d'épreuve, ou d'ordalie, et les prêtres, qui sont en même temps médecins, l'administrent aux accusés, ne doutant point qu'il ne fasse connaître leur innocence ou leur culpabilité.

*La noix de Galle* est produite sur les jeunes branches d'une espèce de chêne, qui croît abondamment dans toute l'Asie Mineure et jusque sur les frontières de la Perse, par la piqûre d'un petit insecte hyménoptère, qu'il y fait avec son aiguillon en spirale, pour y déposer ses œufs. Au bout de quelques heures, le tissu cellulaire enflé, il se forme une tumeur, et l'œuf se trouve renfermé dans une chambre charnue, qui, non seulement lui sert d'abri et de défense, mais encore de nourriture. La larve se nourrit de l'intérieur et y éprouve sa métamorphose. La pomme de chêne est une excroissance de la même nature, quoiqu'elle soit produite par une espèce différente d'insecte.

*La Bergamote.*—Selon Switzer, la poire d'autonne appelée bergamote a été apportée en Italie par Jules-César, et se trouvait dans les jardins d'Alcinoüs. Elle ne tire pas son nom, est-il dit, de Bergame en Italie, comme plusieurs l'ont cru, mais des mots turcs *berg* ou *bey*, prince, et *armond*, poire. Son nom étant turc, on en a inféré que cette espèce de poire venait de Turquie.

*Le Cassier.*—Dans les endroits où le cassier croît naturellement, il fait l'ornement des forêts par la beauté de son feuillage, et le jaune brillant des fleurs dont il est couvert.

*Ecarlate.*—Tel est le brillant de la *zinnia violacea*, qu'aucun mélange de la couleur la plus vive n'en approche à beaucoup près.

*Hyacinthe.*—Sur le chemin de Leyde à Haarlem, on peut voir, en certaines saisons, plus de cent acres d'hyacinthes en fleur.

*L'arbre à Lait* de Demerara n'est pas du même genre que l'arbre aux vaches de Humboldt. Il est fort douteux, dit l'éditeur du *Magasin des Jardiniers* (*Gardeners' Magazine*), que les arbres de cette partie du monde puissent s'acclimater dans la Grande-Bretagne; mais une fois connus, ils peuvent devenir de la plus grande importance pour les habitants pauvres des Antilles et de plusieurs autres pays. On ne conçoit pas bien peut-être combien les régions qui n'ont pas encore été

explorées peuvent receler de trésors cachés. Tout arbre qui croît dans la Guiane peut croître sur un quart ou moins de la surface du globe. Il est donc à présumer que cet arbre fournira par la suite une nourriture saine et agréable à une grande partie du genre humain.

« Il y a ici (dans l'Inde), dit un voyageur anglais, une plante grimpante qui s'entortille autour de plusieurs des plus grands arbres, d'une manière et sous des formes qu'on peut appeler fantastiques. Mais comment elle a pu se jeter d'un arbre à l'autre, c'est ce que je n'ai pu concevoir. Elle est généralement de la grosseur du bras d'un homme robuste, et elle a cinquante pouces de circonférence à la base. Les naturels l'appellent *Chiké* ou *Tchiké*. Les feuilles en sont petites et délicates, et les rameaux couverts seulement d'épines ressemblent à des hameçons. Ce qui paraîtra singulier, c'est qu'on a trouvé de hauts arbres de la même espèce, tandis que celui dont je parle est absolument une plante grimpante.

**MOYEN DE CORRIGER LE BÉGAIEMENT.**—Le bégaiement, dit un correspondant d'un journal américain, provient presque entièrement de ce qu'on s'efforce de parler lorsque les poumons sont en partie épuisés; et cela explique pourquoi les personnes qui bégaient le plus en parlant, ne bégaient point en chantant. Lorsqu'on chante, on lève la tête, les poumons ont un libre jeu, et se tiennent suffisamment remplis d'air. La difficulté git dans les poumons, et non dans la langue, qui ne peut rien articuler sans qu'un courant d'air suffisant passe par la bouche. L'art peut aider sans doute dans les cas difficiles; mais généralement, on se corrigera radicalement du défaut de bégayer, en observant exactement les règles suivantes :

1. Tenez vos poumons pleins par de fréquentes inhalations d'air. La difficulté consiste presque entièrement dans la tentative de parler, lorsque les poumons sont en partie épuisés.

2. Si la langue adhère trop fortement au palais, mettez dessus une pièce de quinze sous, un chélin ou un trente sous, selon qu'il sera nécessaire pour que l'articulation soit plus distincte.

3. Etant ainsi préparé, lisez un page de poésie consistant en petits vers, ayant soin de respirer à la fin de chaque vers.

En suivant ce plan, vous effectuerez en peu de temps une cure radicale et permanente. Je ne sache pas que cette méthode ait jamais manqué de réussir. Si j'en avais le temps, j'exposerais plus au long le principe sur lequel sont fondées les règles ci-dessus; mais ce que je viens de communiquer est le résultat de mes propres observations, et j'ai appris que d'autres emploient ce moyen de guérison. Je suis persuadé que ceux qui ont le défaut de bégayer mettront promptement fin à l'embarras et à la fatigue qu'il occasionne quelquefois.

L'HERBE RAYÉE RECOMMANDÉE POUR EN FAIRE  
DU FOIN.

*Extrait.*—L'herbe des Indes rayée, ou à forme de ruban, que l'on cultive dans les jardins, est admirable pour la quantité de foin qu'elle donne. Dans les terres fertiles, cette plante s'élève souvent à une hauteur de quatre pieds. Quelle récolte de foin ne doit pas produire un champ ainsi ensemencé ? Le bétail en est excessivement avide. On en conserve aisément les graines ; aussi, quelqu'un qui en aurait assez pour une perche, et qui en réserverait peu à peu, en aurait bientôt pour autant d'acres qu'il voudrait ensemencer. Il est probable que la récolte en deviendrait beaucoup trop abondante pour le champ sur lequel elle croîtrait ; mais si cela arrivait, on en tirerait bon parti, en rep. r. tant l'excédant sur un champ voisin.

*Remarque.*—Cette plante se trouve maintenant dans un grand nombre de jardins, dans ce pays. On lui donne le nom de ruban. Comme elle se propage avec la plus grande facilité, l'expérience serait peu coûteuse, et il faut convenir que si elle réussissait, ce fourrage pourrait devenir d'une grande ressource, d'autant plus que la plante est vivace et paraît très vigoureuse.

*TEMPÉRANCE.*—Un plus grand nombre de maladies proviennent de l'irrégularité dans le manger que dans le boire, et nous commettons plus d'erreurs à l'égard de la quantité que de la qualité de nos aliments. Lorsque les intestins sont dans un état de relaxation, on doit aussitôt commencer à se modérer dans le manger. Il y a trois sortes d'appétit : 1o. l'appétit naturel, qui est également stimulé et satisfait par le met le plus simple ; 2o. l'appétit artificiel, ou celui qui est produit par les élixirs, les liqueurs, les marinades, les sels digestifs, etc., et qui se conserve tant que l'opération de ces stimulans continue ; 3o. l'appétit habituel, ou celui par lequel on s'accoutume à prendre de la nourriture à certaines heures, sans aucun désir de manger. Si après le dîner, on se trouve aussi dispos que devant, ou peut être assuré qu'on a fait un repas diététique ; car si on a excédé la mesure convenable, la langueur et l'engourdissement en sont les conséquences nécessaires ; la faculté digestive est épuisée, et il en résultera par la suite une variété de maladies. Les personnes d'une constitution faible devraient manger souvent, mais peu à la fois. Il n'y a point d'exemple que personne ait fait tort à sa santé, ou ait mis sa vie en danger, en buvant de l'eau à ses repas ; mais le vin, la bière et les liqueurs spiritueuses ont fait plus de malades que tous les hôpitaux du monde n'en pourraient contenir. C'est un préjugé vulgaire que de croire que l'eau ne convient pas à certaines constitutions, et que le vin, la bière et les liqueurs fortes aident plus efficacement la digestion. Au contraire, l'eau pure est de beaucoup préférable à toutes les liqueurs distillées ou fermentées, tant pour tenir en activité les organes digestifs que

pour prévenir les maladies qui proviennent de l'acreté ou de l'épaisseur du sang. C'est une remarque non moins importante que vraie, qu'en observant simplement un régime convenable, un tempérament bilieux peut fréquemment être changé en un tempérament sanguin, et qu'un hypocondre peut éprouver chez lui assez de changement pour devenir un membre satisfait et même joyeux de la société.

*LA REINE-MARGUERITE* (Fleur de Septembre).—Quand on vit pour la première fois la reine-marguerite briller dans nos parterres, on lui donna le nom d'astre chinois. Effectivement ces belles fleurs rayonnent comme des astres et nous viennent de la Chine. On n'en obtint d'abord qu'une variété simple et d'une couleur uniforme, mais dans la suite, la culture doubla, quadrupla et varia à l'infini les demi-fleurons satinés qui couronnent son disque. Une des belles variétés transforme les fleurons dorés de ses larges disques en tuyaux semblables à la peluche des anémones. On a supposé bien à tort que les Chinois ne connaissaient que la fleur simple et violette qui nous a d'abord été envoyée : ils possèdent toutes les variétés que nous admirons, et ils savent même tirer parti de ces variétés, pour former, avec les reines-marguerites, des décorations dont aucune expression ne saurait rendre l'effet harmonieux. Pour préparer ces décorations, ils cultivent ces fleurs dans des pots, puis ils séparent les couleurs, les nuancent et les disposent avec un art infini, de manière qu'elles se développent en longs tapis, sans se séparer ni se confondre.

Emblème de la variété, la reine-marguerite doit à la culture ses principaux charmes ; c'est la main habile du jardinier qui a environné ses disques d'or de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Ainsi l'étude peut varier sans cesse les grâces d'un esprit naturel. Majestueuse et brillante, la reine-marguerite n'est pas l'imprudente rivale de la rose, mais lui succède, et vient nous consoler de son absence.

*TRAVAILLEURS SOUS-MARINS.*—Si une corde est attachée à un bloc de pierre de grand poids, au fond d'un réservoir d'eau, il pourra être élevé à la surface par la force d'un homme ; mais aussitôt qu'une petite partie de ce bloc s'élèvera au-dessus de la surface, la même force deviendra insuffisante pour le soutenir : il perd le soutien de l'eau, et exige un surcroît de puissance égal à la quantité d'eau qu'il a déplacée. Cet effet se manifeste particulièrement lorsqu'on construit des piliers ou d'autres ouvrages sous l'eau : le travailleur se sent doué d'une force prodigieusement augmentée, levant et plaçant à son gré des blocs de pierre qu'au-dessus de l'eau il tenterait vainement de remuer. Après qu'un homme a travaillé ainsi pendant quelque temps sous l'eau, il se trouve, lorsqu'il en sort, en apparence faible et épuisé : tout ce qu'il essaie de lever lui semble

être d'une pesanteur extraordinaire, et le mouvement même de ses membres est accompagné de quelque inconvénient.

**POISSONS GELÉS.**—Le capitaine Franklin, dans son voyage aux mers arctiques, assure que pendant le rude hiver qu'il passa près de la rivière *Coppermine*, le poisson gelait au fur et à mesure qu'on le retirait des filets. En un instant, il se convertissait matériellement en glace, et d'un ou deux coups de hache, on le fendait facilement. Si, dans l'état de congélation complète, on le faisait dégeler au feu, le poisson se ramolissait. Ce fait prouve jusqu'à quel point le mouvement de la vie peut se trouver suspendu dans les animaux qui ont le sang froid. Le capitaine Franklin ajoute qu'une carpe, gelée depuis vingt-quatre heures, se ramolira par le même moyen, et reprit ses forces au point de bondir avec autant de vigueur qu'auparavant.

**LA ROCHE BRANLANTE DE SAVOY DANS LE MASSACHUSETTS.**—Cette roche est de granite et couverte des mousses communes dans cette partie du pays. On peut aisément l'ébranler de manière à lui faire décrire un segment circulaire d'environ cinq pouces, soit avec les mains ou l'épaulé, soit en se tenant debout dessus, et portant alternativement le poids du corps sur une jambe et sur l'autre. Du moment qu'elle fut dégagée du sol environnant, le vent la mit en mouvement, et tel est encore le cas probablement, bien qu'on suppose qu'elle ne pèse pas moins de dix à douze tonneaux (environ 23,000 à 27,000 livres.) Le rocher sur lequel elle repose est un granite grossier, curieusement contourné ou tortillé, et qui offre quelque apparence de stratification. Les strates inclinent à l'ouest sous un angle d'environ 45 degrés. La roche branlante repose sur la cime du rocher, qu'elle paraît toucher à trois points presque en ligne droite, transversalement à la stratification. La forme de cette roche est à peu près celle d'un cône peu élevé reposant sur une base un peu convexe.

**JAQUETTES À COLLET DE LIÈGE.**—L'article suivant se trouve dans un Journal Américain d'Agriculture :—

"Nous renouvelons la suggestion que nous avons déjà faite concernant l'utilité dont seraient des jaquettes à collet de liège, pour ceux qui encourent les périls de la navigation. Des philanthropes en ont recommandé l'usage à ceux qui navigent sur l'océan, et plusieurs leur ont dû leur conservation. Mais quand on considère avec quelle facilité comparative on peut atteindre la terre de quelque partie que ce soit de nos rivières, où les grandes vagues sont inconnues, on doit être convaincu que cet appareil, tout simple qu'il est, serait un préservatif presque toujours infailible."

Le même journal contenait l'article suivant :—

**MOUTON EXTRAORDINAIRE.**—"Un mouton prodigieux, exhibé à la foire de *Stourbridge*, a causé une sensation extraordinaire parmi les fermiers, dont peu s'attendaient à voir un mouton du poids énorme de 402 livres, de 5 pieds de hauteur, et de 7 pieds de longueur. Ce mouton a été élevé sur les montagnes de la Suisse, et il est maintenant âgé de trois ans. Il a été exhibé publiquement aux naturalistes les plus distingués de l'Europe, et aux Tuileries, devant la famille royale de France. Il a produit annuellement 35 livres de laine, et on le montre, aux foires, comme une curiosité extraordinaire."

**CHARBON DE NOIS.**—Un nouveau procédé recommandé dans le *Journal des Forêts*, c'est de remplir de charbon en poudre tous les interstices du bucher qu'on veut réduire en charbon. Indépendamment de la qualité, la quantité de charbon obtenue par ce procédé est beaucoup plus considérable que lorsqu'on emploie la méthode ordinaire. Le charbon employé à remplir les interstices est celui qui reste sur le sol, après un premier chauffage. Le volume du charbon est augmenté d'un dixième, et sa pesanteur d'un cinquième. L'effet provient de ce qu'on ferme l'entrée à une plus grande quantité d'air que par le procédé ordinaire.

**USAGE D'UN CHAPEAU.**—Il devrait être aussi généralement connu que possible, qu'un chapeau peut servir, en plusieurs cas, de préservatif temporaire de la vie, à ceux qui courent risque de se noyer, s'ils font attention aux directions suivantes : Lorsqu'un homme se trouve dans l'eau, ou près d'y tonber, qu'il prenne son chapeau entre ses deux mains, le place sur l'eau, et s'appuie le menton sur la forme. Par ce moyen, la quantité d'air contenue dans la cavité du chapeau sera suffisante pour tenir la tête au-dessus de l'eau pendant plusieurs heures, ou jusqu'à ce qu'il soit venu du secours.

**PAUVRETÉ.**—Un homme sans argent est un corps sans âme, un mort ambulante, un spectre à faire peur ; on l'évite comme un pestiféré. Son abord est triste et sa conversation languissante. S'il a de l'esprit, il ne saurait le faire paraître, et s'il n'en a point, on le regarde comme le plus affreux monstre à deux pieds que la nature puisse produire, dans sa mauvaise humeur. Les femmes trouvent qu'il a mauvaise mine. Les hôtes veulent qu'il vive d'air, comme le caméléon, et les tailleurs qu'il s'habille de feuilles, comme nos premiers parents. "Pauvreté n'est pas vice," disait quelqu'un à Dufresny : "c'est bien pis," répartit celui-ci.

Quand, discourant sur les mœurs,  
Les revers, ou les faveurs  
Du sort, l'honnête Fabrice  
Dit : "Pauvreté n'est pas vice,"  
"C'est bien pis," lui répond-on,  
Et non sans cause et raison.

**EFFET DES COULEURS SUR LES ANIMAUX.**

M. Forbes dit, dans ses intéressants mémoires sur l'Orient, que lorsqu'il était à Dazagon, il eut, pendant plusieurs semaines, un caméléon sur lequel il observa attentivement le changement de couleurs. Il était ordinairement d'un beau fond vert parsemé de taches d'un bleu pâle. Cette couleur se changeait ordinairement en jaune brillant, en olive ou vert foncé; mais tout ce qui était noir affectait singulièrement l'animal: la plinthe de la chambre était de cette couleur, et il l'évitait soigneusement; mais si par hasard il s'en approchait, il tombait en syncope, et devenait aussi noir que le jais. Il était évident par le soin qu'il prenait d'éviter ces objets, et par le changement qu'ils opéraient en lui, qu'ils lui étaient désagréables. La couleur noire paraissait avoir sur lui l'effet d'un poison.

Le fait, disait le *Quarterly Review* à cette occasion, est très curieux, et mérite d'être examiné à fond. Nous savons peu de chose de la manière dont les animaux sont affectés par les couleurs, et nous ne l'avons pas appris par des ouvrages scientifiques. L'écarlate met le buffle et le taureau en fureur, et a sur eux, selon l'idée qu'en a un aveugle, l'effet d'une trompette." C'est à cause que la vipère a la même antipathie, que ceux qui veulent prendre de ces reptiles leur présentent un sac rouge, pour les engager à le mordre, et leur arracher leur dard. L'asphodèle, ou toute autre fleur d'un jaune brillant, fera tomber le perchoir dans le filet. Celui qui portera un chapeau noir, durant l'été, aura autour de lui dix fois plus de mouches (moustiques et maringouins) que son compagnon qui portera un chapeau blanc. Quand un plus grand nombre d'observations de cette sorte auront été faites et classées méthodiquement, elles pourront conduire à des résultats d'utilité pratique. On a observé que la couleur noire attire et retient les odeurs plus que toutes les autres. Ne serait-il pas possible qu'elle contractât et communiquât plus aisément l'infection ?

**L'AVARE.**—Relief du mérite d'un homme et de la beauté d'une femme; masque,

..... Dont, au siècle où nous sommes,  
Se parent avec art les femmes et les hommes;  
Qui, fascinant les yeux de l'univers déçu,  
Donne au vice les droits et l'air de la vertu;  
Fait respecter partout l'impudence parée,  
Et fuir la probité qui n'est point décorée.

**BROUILLARDS.**—Un journal donne ce qui suit comme l'opinion du savant docteur Davy, frère de Sir Humphrey Davy, ci-devant président de la Société Royale de Londres:—

1° Les brouillards sont très fréquents en automne, après que la terre a été échauffée durant l'été, l'air se refroidissant plus promptement que la terre.

2° Plus l'été aura été chaud, plus les brouillards seront épais et fréquents.

3° Les brouillards indiquent que l'air s'est tout-à-coup refroidi, et conséquemment sont un signe de neige.

4° Les brouillards sont rares dans les climats chauds, où l'air est ordinairement très chaud.

5° Les brouillards doivent être fréquents dans les régions polaires, où la température s'abaisse soudainement énormément au-dessous de la moyenne.

6° Les brouillards doivent être fréquents sur mer au-dessus des bas-fonds, où l'eau prend plutôt la température du fond que là où elle est profonde. Le terme de eaux profondes se reconnaît près des bancs de Terre neuve, par le commencement soudain des brouillards. Les brouillards épais qui parurent durant la première expédition du capitaine Faulkland, prouvent que la mer est très peu profonde, et que la température moyenne n'est pas très basse, sur cette partie des côtes arctiques.

**LA PHILOSOPHIE.**—J'ai toujours préféré les humbles destinées de la vie privée à toute dignité qui ne pourrait être obtenue que par le sacrifice des principes. J'ai toujours pensé, et je pense encore que, pour une âme bien gouvernée, le bonheur ne dépend ni du rang ni de la fortune. Le plaisir qui en provient cesse avec la nouveauté, et l'homme retombe dans ses premiers sentimens et ses habitudes. Ma philosophie, tout humble qu'elle est, m'a appris à envisager, non pas, à la vérité, avec mépris, mais avec indifférence, tout ce que la fortune, la faveur d'une cour, ou, ce qui est encore plus captivant, quoique plus capricieux, l'applaudissement de la multitude, peuvent procurer en comparaison d'une conscience approbatrice, dans l'accomplissement des devoirs de la société.  
—Sir James Scarlett.

**GASCON.**—Un Gascon demandait à quelqu'un de lui prêter six francs. "Je n'ai que trois livres," répondit celui-ci.—"Eh bien, donnez toujours," dit le Gascon; "ce sera trois livres que vous me devrez."

"Mon cœur," disait un Gascon, "est une horloge dont mon visage est le cadran; on voit toujours au vrai sur l'un quelle heure il est dans l'autre."

**PHÉNOMÈNE DANS ROSS-SHIRE.**—Un phénomène curieux a eu lieu, dans la soirée de lundi dernier, sur la ferme de Balvulich, occupée par M. Moffat. Immédiatement après un des plus forts coups de tonnerre qui aient jamais été entendus, une énorme masse de glace, de forme irrégulière, de près de 20 pieds de circonférence et épaisse en proportion, tomba tout près de la maison de ferme. Elle avait un bel aspect cristallin, et était à peu près transparente, à l'exception d'une petite partie qui se composait de grains de grêle adhérents l'un l'autre et d'une grandeur extraordinaire. Elle se composait principalement de petits carrés en forme de diamans, d'un à trois pouces de diamètre, retenus ensemble par une ferme cohésion. Le poids de ce grand glaçon ne put être constaté, mais il est heureux qu'il ne soit pas tombé sur la maison de M. Moffat, car il n'aurait pas manqué de l'écraser et de tuer quelques-unes des personnes qui l'occupaient. On ne découvrit dans les environs aucune apparence ni de grêle ni de neige.—*Ross-Shire Advertiser.*

*Moyen d'endormir les enfans dans l'Himalaya.*—Le *Mémorial Encyclopédique* publie l'article suivant, tiré de l'ouvrage intitulé : *Capt. Mundy's Sketches of India*. "J'ai été une fois témoin d'un usage des paysans de l'Himalaya qui m'a toujours paru fort singulier : c'est celui d'endormir les enfans au moyen de l'eau. Avant d'avoir vu cette bizarre coutume de mes propres yeux, je ne pouvais ajouter foi aux paroles de ceux qui m'assuraient qu'elle était fort répandue chez les montagnards. Voici, au reste, comment ils s'y prennent : L'enfant qui faisait le sujet de mon observation, et qui pouvait avoir 18 mois à 2 ans, avait été placé par sa mère, pendant qu'elle était occupée à couper du grain, sur une claie d'osier posée sur un petit talus de gazon, au haut duquel coulait, dans un petit encaissement, un filet d'eau de source. Un morceau d'écorce d'arbre roulé en cylindre, introduit à travers la petite banquette de terre qui encaissait la source, conduisait sur un léger filet d'eau, qui tombait d'une hauteur d'un demi-pied environ, sur le sommet de la tête découverte de l'enfant. Au moment où je le vis, le marmot était plongé dans un sommeil profond. Les paysans regardent cet usage comme fort propre à fortifier leur constitution physique. Il peut, il est vrai, donner de la solidité à la boîte crânienne, mais,

dans tous les cas, il ne paraît guère propre à développer les facultés intellectuelles de ces montagnards, dont l'esprit est décidément fort borné."

## LE PAYSAN ET LA RIVIERE.

FABLE.

Je veux me corriger, je veux changer de vie,  
Me disait un ami dans des liens honteux,  
Mon âme s'est trop avilie;  
J'ai cherché le plaisir guidé par la folie,  
Et mon cœur n'a trouvé que les remords affreux,  
C'en est fait, je renonce à l'indigne maîtresse  
Que j'adorai toujours sans jamais l'estimer;  
Tu connais pour le jeu ma coupable faiblesse,  
Eh bien! je vais la réprimer;  
Je vais me retirer du monde  
Et calme désormais, libre de tous soucis,  
Dans une retraite profonde,  
Vivre pour la sagesse et pour mes seuls amis.  
—Que de fois vous l'avez promis,  
Toujours en vain, lui répondis-je;  
Ca, quand commencez-vous?—Dans huit jours sû-  
[rement.  
—Pourquoi pas aujourd'hui? 'Ce long retard  
[m'afflige.—

—Oh! je ne puis dans un moment  
Briser une si forte chaîne;  
Il me faut un prétexte, il viendra, j'en réponds.  
Causant ainsi, nous arrivons  
Jusque sur les bords de Seine;  
Et j'aperçois un paysan  
Assis sur une large pierre,  
Regardant l'eau couler d'un air impatient—  
L'ami, que fais-tu là?—Monsieur, pour une affaire  
Au village prochain je suis contraint d'aller;  
Je ne vois point de pont pour passer la rivière.  
Et j'attends que cette eau cesse enfin de couler.  
—Mon ami, vous voilà, cet homme est votre image.  
Vous perdez en projets les plus beaux de vos jours:  
Si vous voulez passer, jetez-vous à la nage,  
Car cette eau coulera toujours.

Un paysan qui n'était pas malin,  
Causant un jour avec son ami Pierre,  
Voisin, dit-il, toi qui sais le latin,  
Explique-moi d'où vient que sur la terre,  
J'entends dire à chacun, ainsi qu'au bon curé,  
Tel jour, à tel instant, vient la lune nouvelle.  
Mais l'ancienne que devient-elle?  
Pierre, dont l'esprit éclairé  
Au pays étoilé voguait à pleines voiles,  
Reprit alors d'un ton fort assuré,  
Pargué, mon ami Claude, on en fait des étoiles.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

FAITES À MONTRÉAL DURANT LE MOIS DE SEPTEMBRE, 1849, AVEC DES REMARQUES SUR LES CHANGEMENTS DE L'ATMOSPHÈRE,

PAR L. A. HUGUET LATOUR,

Membre de la Société d'Agriculture du Bas-Canada.

Date.	Lune.	Jours.	Thermomètre.			Baromètre.			Direction des vents.			Variation de l'atmosphère.			Remarques.			
			8 h. A. M.	1 h. P. M.	6 h. P. M.	8 h. A. M.	1 h. P. M.	6 h. P. M.	8 h. A. M.	1 h. P. M.	6 h. P. M.	8 h. A. M.	12 h. MIDI.	6 h. P. M.	beau.	pluie.	tonn.	éclair.
1	☉	Samedi	57	69	60	29.67	29.68	29.70	N. O.	N. O.	N. O.	clair	clair	clair	1	...	...	...
2	☉	à 0 h. 23 m. du soir.	52	67	60	29.80	29.80	29.81	N. O.	N. O.	N. O.	clair	clair	clair	1	...	...	...
3	☉	Lundi	56	73	62	29.94	29.92	29.95	N. O.	O.	O.	clair	clair	clair	1	...	...	...
4	☉	Mardi	53	76	67	29.93	29.93	29.91	S. O.	S. O.	S. O.	nuag.	clair	clair	1	...	...	...
5	☉	Mercredi	66	79	70	29.87	29.80	29.78	S.	S.	S.	clair	nuag.	couv.	1	...	...	...
6	☉	Jeudi	69	78	72	29.67	29.60	29.56	S.	S.	S.	nuag.	clair	nuag.	...	1	...	...
7	☉	Vendredi	70	65	52	29.39	29.50	29.60	S.	O.	O.	nuag.	nuag.	nuag.	...	1	...	...
8	☉	Samedi	48	66	55	29.83	29.87	29.90	O.	O.	O.	nuag.	nuag.	nuag.	1	...	...	...
9	☉	à 2 h. 1 m. du soir.	50	70	59	29.05	29.93	29.96	O.	S. O.	S. O.	clair	nuag.	nuag.	1	...	...	...
10	☉	Lundi	53	72	64	30.09	30.06	30.10	O.	O.	O.	clair	clair	clair	1	...	...	...
11	☉	Mardi	57	78	70	30.12	30.09	30.11	E.	E.	E.	clair	clair	clair	1	...	...	...
12	☉	Mercredi	59	79	75	30.06	29.98	29.99	O.	O.	O.	clair	clair	clair	1	...	...	...
13	☉	Jeudi	59	69	56	30.02	30.03	30.04	E.	E.	E.	clair	couv.	couv.	...	1	...	...
14	☉	Vendredi	57	75	59	30.02	29.97	29.99	E.	S. O.	S.	pluie.	nuag.	nuag.	1	...	...	...
15	☉	Samedi	57	61	55	30.00	29.98	29.99	N.	N.	N. E.	nuag.	clair	couv.	...	1	...	...
16	☉	à 1 h. 7 m. du matin.	44	60	57	30.10	30.11	30.09	S.	S.	S. O.	pluie.	pluie	nuag.	...	1	1	1
17	☉	Lundi	58	71	59	30.06	30.09	30.10	N. O.	N. O.	N. O.	clair	clair	clair	1	...	...	...
18	☉	Mardi	55	69	50	29.92	29.90	29.88	N. O.	N. O.	N. O.	clair	clair	clair	1	...	...	...
19	☉	Mercredi	41	53	45	29.69	29.90	29.87	N. O.	N. O.	N. O.	clair	clair	clair	1	...	...	...
20	☉	Jeudi	47	60	49	29.78	29.76	29.78	N. O.	N. O.	N. O.	clair	clair	clair	1	...	...	...
21	☉	Vendredi	49	67	54	29.77	29.79	29.77	N. O.	O.	S.	clair	clair	nuag.	1	...	...	...
22	☉	Samedi	57	62	60	29.59	29.90	29.92	S.	S.	S.	pluie	couv.	pluie.	...	1	...	...
23	☉	Dimanche	53	60	59	29.20	29.19	29.27	S.	O.	O.	pluie	pluie	pluie	...	1	...	...
24	☉	à 6 h. 29 m. du matin.	46	52	50	29.39	29.38	29.39	N. O.	N. O.	N. O.	nuag.	nuag.	nuag.	...	1	...	...
25	☉	Mardi	52	62	56	29.45	29.43	29.44	O.	O.	O.	clair	clair	clair	1	...	...	...
26	☉	Mercredi	53	53	52	29.15	29.30	29.34	O.	O.	O.	pluie	nuag.	nuag.	...	1	...	...
27	☉	Jeudi	41	52	45	29.55	29.58	29.59	N. O.	N. O.	N. O.	nuag.	clair	nuag.	1	...	...	...
28	☉	Vendredi	55	69	50	29.54	29.56	29.59	S. O.	O.	O.	nuag.	clair	nuag.	...	1	...	...
29	☉	Samedi	47	51	46	29.74	29.73	29.72	N. O.	N.	N.	nuag.	clair	nuag.	...	1	...	...
30	☉	Dimanche	42	52	44	29.72	29.68	29.70	N. E.	N. E.	N. E.	nuag.	nuag.	nuag.	1	...	...	...

COMPARAISON DES OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

FAITES A MONTRÉAL DURANT LE MOIS DE SEPTEMBRE, POUR LES CINQ DERNIÈRES ANNÉES.

Années.	Thermomètre.		Baromètre.		Vents.							Atmosphère.					
	Maximum	Minimum.	Maximum.	Minimum.	N.	N. E.	E.	S. E.	S.	S. O.	O.	N. O.	beau.	pluie.	tonn.	éclair.	grêle.
1845	72 le 29	43 le 23	30.00 le 12	29.10 le 4	10	2	1	1	7	13	32	24	5	25	1	3	1
1846	93 le 7	41 le 22	30.41 le 10	29.43 le 25	6	14	0	2	2	12	37	17	16	14	5	2	...
1847	84 le 3	43 le 24	30.12 le 10	29.31 le 23	5	10	1	4	6	10	34	20	16	13	1	1	1
1848	89 le 5	37 le 27	30.04 le 13	29.20 le 15	9	4	1	5	18	10	27	16	19	11	1	1	1
1849	72 le 5	42 le 30	30.12 le 11	29.15 le 26	4	4	7	0	15	7	26	27	19	4	...	...	...
1823	80 le 1	50 le 29	...	...	...	...	...	...	...	...	...	...	26	4	...	...	...

JARDIN BOTANIQUE

DE

GUILBAULT,

CÔTE DES NEIGES PRÈS DE LA CHAPELLE.



LES propriétaires de cet établissement prennent la liberté d'appeler l'attention du public à leur grand assortiment d'ARBRES FRUITIERS et FORESTIERS de toutes espèces,

ARBUSTES D'ORNEMENT, ROSES, DAHLIAS, PLANTES DE SERRE, etc., etc., qu'ils vendront à bon marché pour argent comptant, ou à un crédit approuvé.

Des ordres laissés chez M. S. J. Lyman et Cie., Place d'Armes, ou chez J. E. Guilbault, à la Côte des Neiges, seront exécutés ponctuellement.

Ayez la bonté de visiter l'établissement pour en juger par vous-mêmes.

# Journal d'Agriculture

ET

TRANSACTIONS

DE LA

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DU BAS-CANADA.

MONTREAL, OCTOBRE, 1849.

AVIS.—Messieurs les Directeurs de la Société d'Agriculture du Bas-Canada sont priés de se trouver en assemblée spéciale, aux Salles de la Société, le Vendredi, 26 du courant, à 11 heures de l'avant-midi.

Par ordre,

WM. EVANS,

Secrétaire, S. A. B. C.

1er Octobre, 1849.

Nous sommes fâché d'avoir à dire qu'à moins que les souscriptions ne soient payées par les personnes auxquelles ce journal est envoyé, il devra cesser de paraître après la présente année. S'il ne vaut pas pour ceux qui le reçoivent le prix qu'ils auraient à en payer, il est certainement mieux qu'il soit discontinué. C'est une circonstance bien extraordinaire, que dans une société dont les neuf-dixièmes se composent d'agriculteurs, un journal de cette sorte, exclusivement dévoué à l'agriculture et aux intérêts agricoles, n'obtienne pas l'appui convenable et nécessaire. Il n'y a pas en Canada un intérêt, ou une profession, quelque limitée qu'elle soit, qui en agirait ainsi à l'égard d'une publication qui aurait pour but son avancement et sa prospérité. Il n'est pas étonnant que l'art de l'agriculture reste en arrière des autres professions. Les cultivateurs sont les derniers qui, comme corps, s'uniraient pour faire faire des progrès à l'agriculture, et presque toutes les améliorations introduites dans les Iles Britanniques sont dues à des particuliers qui n'étaient pas agriculteurs de profession, et qui ont induit les cultivateurs

à adopter leurs améliorations, en leur en faisant voir les heureux résultats. Dans le fait, nous croyons qu'on est généralement persuadé que si les cultivateurs avaient été entièrement laissés à eux-mêmes, la pratique de l'agriculture serait beaucoup plus défectueuse qu'elle ne l'est, au moment actuel. Ils peuvent s'intéresser aux montres d'animaux et aux prix donnés pour les meilleures récoltes, etc.; mais nous concevons que ce n'est pas par là qu'on avancera le plus la prospérité générale du pays, mais bien en procurant aux cultivateurs des moyens d'instruction, et en les encourageant à améliorer là où l'amélioration est le plus nécessaire. Les montres de bestiaux et les prix peuvent avoir leur avantage particulier, mais ils ont lieu principalement pour le bénéfice de ceux qui déjà entendent et pratiquent le meilleur système d'agriculture, ou qui ont de quoi payer et emploient des hommes possédant ces qualités. Le seul objet de la publication de ce journal est de faire connaître les améliorations qui se sont trouvées avantageuses, et d'en suggérer l'adoption. Tous les jours, il se fait de nouvelles découvertes en agriculture, comme dans tout autre art, ou toute autre science, et comment peut-on les faire connaître aux cultivateurs du Canada, si ce n'est au moyen d'un journal comme celui-ci? On a eu un autre but en publiant ce journal, celui d'entretenir une liaison, une espèce de communication entre la Société d'Agriculture du Bas-Canada et ceux pour l'avantage de qui cette Société a été d'abord organisée et incorporée par la Législature, et cette liaison ou connexion nécessaire ne peut se maintenir que par la publication d'un journal de quelque sorte. Si la Société ne mérite pas d'être supportée, ou n'est pas de nature à devenir utile, il est à regretter qu'elle ait été incorporée; mais nous sommes convaincu qu'elle n'a besoin que de l'union et de l'action de ses membres pour devenir la Société la plus utile à notre population qui ait jamais été formée dans le Bas-Canada; mais sans cela, elle ne

peut rien faire de bon, et n'existe que de nom. Elle a de bons antécédans, ou modèles, dans les grandes Sociétés d'Agriculture des Iles Britanniques: il y a honneur autant que profit à suivre de tels exemples.

Nous avons assisté à la grande Foire de la Société d'Agriculture de l'Etat de New-York, qui a eu lieu à Syracuse, les 11, 12 et 13 de Septembre dernier. Nous y avons été sur invitation spéciale, mais plus particulièrement pour obtenir des renseignements et acquérir des connaissances sur le sujet de l'Agriculture (et c'était le seul objet que nous avions en vue, tandis que nous étions à la Foire), et soumettre ensuite nos observations à la considération de nos abonnés. Il y a une différence frappante entre l'Etat de New-York et le Bas-Canada, en ce qui regarde l'aspect du pays, l'état des pâturages et la condition du bétail. Dans le premier pays, il a été laissé ou planté assez d'arbres pour embellir le paysage, et fournir aux animaux de l'ombre et un abri suffisant, tandis qu'en plusieurs endroits du Canada, à peine a-t-il été laissé sur pied, ou planté un seul arbre. Dans l'Etat de New-York, les pâturages sont bons, et les bestiaux de bonne taille et en bon état. En Canada, les pâturages sont maigres généralement, étant des champs qui ont été labourés l'année précédente, sans avoir été ensemencés ensuite de trèfle ni d'aucune autre espèce de foin, et les animaux sont de petite taille et en mauvais état. C'est là la plus grande différence que nous avons remarquée dans l'économie rurale et l'aspect des deux pays. Le sol de l'Etat de New-York, en autant que nous avons eu l'occasion de le voir, est généralement léger et bien inférieur, à notre avis, à celui du Canada. Nous n'avons pas eu occasion de voir des récoltes de grains sur le terrain, parce qu'elles étaient toutes serrées, à l'exception du maïs et du blé sarrasin. Nous n'avons vu de récoltes vertes que celle des pommes de terre. Nous ne pouvons pas

prendre sur nous de porter un jugement décisif sur la condition de l'Agriculture de l'Etat de New-York, mais d'après ce que nous en avons vu, nous ne pouvons la regarder comme étant dans un état très avancé d'amélioration, quelque profitable qu'elle puisse être à ceux qui en font leur occupation. Nous ne comparons pas ce système avec un autre système suivi sur ce continent; nous le comparons aux systèmes anglais les plus suivis d'économie rurale, et nous trouvons qu'il leur est décidément inférieur.

La Foire de Syracuse a attiré un nombre très considérable de spectateurs: dans le fait le grand nombre de personnes présentes à l'exhibition a été une preuve convainquante de la grande estime que font de l'Agriculture les habitans de l'Union Américaine, dont tous les Etats avaient, à ce que nous croyons, des représentans à la Foire. Les bêtes à cornes étaient d'une excellente sorte. Il fut exhibé de très beaux animaux, tant mâles que femelles, des races de Devon et de Durham, et de la race mixte du pays. Nous avons admiré particulièrement plusieurs beaux animaux de Devon de tous âges, qui auraient pu à peine être surpassés, et qui paraissent être ceux qu'on prisait davantage, sur le lieu, soit pour le travail, soit pour la laiterie, ou pour la boucherie. On dit qu'ils parviennent de bonne heure à leur grandeur naturelle, qu'ils sont aisés à nourrir, et qu'ils donnent annuellement autant de beurre et de fromage que toute autre race; en un mot, qu'ils rendent plus pour ce qu'ils consomment que ceux d'une autre race quelconque, et c'est là l'étalon d'après lequel la valeur des différentes races doit être estimée. Il y avait à l'exhibition des animaux extrêmement gras, très grands et très pesants, et qui certainement faisaient honneur à leurs possesseurs et au pays. La montre des chevaux, quoique satisfaisante, n'a rien offert d'extraordinaire. Un très beau cheval canadien, venant de Varennes, a paru sur le terrain, dans l'après-midi du dernier jour de

l'exhibition, mais trop tard pour le concours. Les moutons étaient principalement de la race des mérinos; ces moutons n'ont jamais été chez nous en grande estime, et ceux que nous avons vus à l'exhibition ne nous ont pas donné une idée plus favorable de leur race. Nous lui préférons les autres races, parce qu'elles produisent plus de laine et de viande, et sont de plus belle forme. Les cultivateurs américains doivent être néanmoins les meilleurs juges de la variété de moutons qui leur est le plus avantageuse, et nous ne doutons pas qu'ils n'aient été guidés par cette règle dans le choix de cette race. Il a été montré quelques beaux moutons de South Down; et nous pensons que si l'on faisait un essai convenable de cette race, on ne tarderait pas à la préférer à celle des mérinos. Nous n'avons remarqué aucune autre espèce de moutons dont il nous paraisse nécessaire de faire mention; nous pensons néanmoins qu'il n'est que juste d'ajouter que nous avons vu sur les marchés de New-York et de Syracuse d'excellent mouton, mais qui ne provenait certainement pas de la race mérino. Les cochons exhibés étaient de bonne qualité, mais n'offraient rien de remarquablement supérieur, bien que nous sachions qu'ils donnent d'excellent porc. Le fromage et le beurre exhibés faisaient honneur aux conducteurs des laiteries, maîtres ou serviteurs. Il y avait quelques beaux échantillons de blé d'automne, et nous ne pourrions que souhaiter qu'il en fût produit de pareil dans le Bas-Canada. Nous ne vîmes qu'un échantillon d'orge (qu'on disait avoir été semé l'automne), et et nous n'en avons jamais vu de plus chétif, ou de plus mal nettoyé. On nous dit que c'était en conséquence de la sécheresse de la saison que le grain était si petit. Une circonstance qui nous frappa comme extraordinaire, c'était l'excellence de la bière faite dans les Etats-Unis avec une orge de cette qualité: si l'orge exhibée était un vrai échantillon de celle qu'on recueille généralement dans le pays, notre bière le cède autant à

celle qui se fait dans les Etats-Unis, que notre orge l'emporte sur celle que nous avons vue à Syracuse, et nous n'en saurions deviner la cause. Il fut exhibé une abondance de fleurs et de fruits, de la qualité ou nature desquels nous ne prétendrais pas nous faire juge, non plus que des ouvrages à l'aiguille et autres jolies choses, dont nous laissons à d'autres la description. Les instrumens d'agriculture étaient nombreux et variés, en grande partie légers, bien faits et de bons matériaux, et bien adaptés aux usages auxquels ils étaient destinés. Nous ne pourrions entreprendre de les décrire tous, et la chose ne serait pas nécessaire, car le plus grand nombre étaient de la même espèce, quoique l'ouvrage de différents manufacturiers. Nous ne croyons pas que les charrues que nous avons vues à Syracuse valent les charrues anglaises et écossaises pour labourer la terre, d'après les principes établis d'un bon labourage. Nous assistâmes à la partie de labour pour voir comment l'ouvrage était exécuté. Les attelages de chevaux et de bœufs étaient tout ce qu'on pouvait désirer. Il nous fut dit que l'échelle donnée aux laboureurs était de 6 pouces de profondeur sur 12 ou 14 pouces de largeur pour chaque bande ou tranche de sillon, échelle que nous nous permettrons humblement de regarder comme absolument incompatible avec le bon labour d'une terre tourbeuse. Ce système pourrait convenir dans une terre en chaume ou dans un sol suffisamment pulvérisé, mais nous ne pouvons le regarder comme le plus convenable aux terres couvertes d'un gazon solide. L'échelle à laquelle nous étions accoutumés aux parties de labour, était de cinq pouces de profondeur sur huit de largeur, ou six pouces de profondeur sur neuf ou dix de largeur, chaque tranche reposant sur la suivante, la première (celle de huit pouces) de la largeur de trois pouces, et la seconde, de la largeur de quatre pouces. Cette manière de labourer était regardée comme meilleure pour couvrir la semence avec la herse, ou pour

toute autre fin. L'échelle donnée à Syracuse ne pouvait constituer le meilleur mode de labourer une terre gazonneuse, quelque bonne que fût la charrue et quelque entendu que fût le laboureur, la tranche devant être tournée trop à plat, pour pouvoir être hersée ou rompue convenablement, à moins de tomber en pourriture. Comme nous l'avons déjà observé, la chose pourrait être bonne dans des friches ou des jachères, et elle mettrait le laboureur en état de labourer par jour une grande quantité de terre, mais dans tous les cas, nous préfererions des tranches moins larges, et une plus grande division du sol. A moins qu'il n'y ait la proportion convenable entre la profondeur et la largeur des tranches, la terre ne peut être labourée le plus avantageusement. On pourra nous répondre que de bonnes récoltes proviennent de cette manière de labourer dans les Etats-Unis; mais cela ne prouve pas que de meilleures récoltes ne pussent provenir d'une meilleure manière de labourer. A nos parties de labour, chaque laboureur a à compléter deux planches, et doit former l'une et l'autre indépendamment de l'homme qui laboure à côté de lui. A Syracuse, chaque laboureur ne fit que deux demi-planches, le laboureur de chaque côté labourant l'autre demi-planche: il arrive de là que chaque homme est privé de l'occasion ou de la faculté de former une planche entière, et les juges de celle de pouvoir décider du mérite réel des différents laboureurs. Au reste, nous ne faisons ces observations que dans la vue d'exposer l'opinion que nous nous sommes formée de ce que nous avons vu, et de la soumettre à la considération de nos lecteurs. Tout cultivateur doit savoir que si une tranche est trop large à proportion de son épaisseur, elle tombera dans la place qui était occupée par la tranche précédente, et nous croyons qu'il se trouve peu de cultivateurs pour dire que c'est là le mode le plus avantageux de labour dans les friches pour la production des récoltes. Les charrues ont des socs très larges et bien polis, et sont consé-

quemment très propres à couper la terre et à retourner les bandes coupées: elles sont munies d'une petite roue au-dessous du timon, pour être tenues fermes, et sans laquelle elles seraient très difficiles à conduire, tant le timon est court. Les charrues devaient labourer le quart d'un acre dans une heure et demie, ou être mises hors de concours. C'était un temps très court pour bien exécuter l'ouvrage et une bonne raison de faire les tranches si larges. M. Finch, du comté d'Onondaga, avait quelques instrumens excellents, qu'il vendait à des prix raisonnables. Sa herse double et son rayonneur étaient aussi bien construits que le peuvent être de tels instrumens. Nous ne vîmes pas sur le terrain d'instrumens aussi bien adaptés à ces fins. Ses rayonneurs pour les menues semences, telles que haricots, blé-d'Inde, etc., étaient excellents aussi. Il avait plusieurs autres instrumens également bons: enfin, nous ne vîmes rien à la montre d'aussi simple et d'aussi ingénieux en même temps que les produits de sa fabrique. Nous avons au bureau de la Société le modèle d'une de ses ingénieuses inventions pour empêcher que les animaux ne soient blessés en labourant ou en hersant, ou que les instrumens ne se dérangent, ou qu'il s'en détache des pièces, durant l'opération. Il y avait plusieurs grands rayonneurs de bonne fabrique, et bien moins coûteux que les rayonneurs anglais. Un membre de la députation de la Société d'Agriculture du Bas-Canada en a acheté un, et le manufacturier a promis d'en envoyer un autre au bureau de cette Société, pour montre. Nous en remarquâmes un d'une excellente construction, fait pour opérer sur une surface inégale; ce qui forme une perfection, ou un avantage de plus, dans ces sortes d'instrumens. La machine à battre d'Hathaway nous parut être d'une bonne construction, mais nous ne la vîmes pas à l'œuvre. Il y avait à la Foire plusieurs machines à moissonner, mais nous ne comprenons pas comment elles peuvent être plus avantageuses que la faux, ber-

gante, avec laquelle un homme peut couper convenablement de deux à trois acres par jour. A moins que nous n'eussions vu la machine opérer avec succès, sans causer de perte, et sur toutes sortes de grains, nous ne pourrions en recommander l'usage. Quand les épis sont forts et droits sur une surface unie, elle peut couper le grain, mais nous concevons que dans toutes circonstances, elle balotera et secouera le grain plus que ne fait la faux dont nous parlons. Nous avons eu occasion de visiter le magasin d'instrumens agricoles de M. H. L. Emery, de la rue Broadway, à Albany, et nous avons à notre bureau son "Catalogue Descriptif." Ce monsieur a un excellent assortiment d'instrumens d'agriculture, que nous décrirons dans des numéros futurs de ce journal, ainsi que d'autres que nous avons vus à la Foire. Dans tous les sens, aux Etats-Unis, il y a des magasins d'instrumens agricoles, où le cultivateur peut se pourvoir de tous ceux dont il a besoin. Nous n'avons pas observé d'instrumens à égoutter, bien qu'il ait dû y en avoir sur le lieu. Nous supposons pourtant que l'égout au moyen de canaux souterrains est peu pratiqué dans l'Etat de New-York, et dans le fait nous n'y avons pas vu l'égout de surface pratiqué sur un plan étendu, bien qu'en plusieurs endroits le sol en eût été grandement amélioré.

Au total, l'Exhibition a fait beaucoup d'honneur à l'Etat de New-York, et nous désirerions que les habitans du Bas-Canada montrassent autant d'intérêt pour l'avancement et la prospérité de l'agriculture: s'ils veulent en croire à notre parole, nous pouvons leur assurer qu'il n'y a rien dans le climat ou le sol du Canada qui puisse les empêcher d'atteindre à une aussi grande perfection en agriculture, qu'on l'a fait dans l'Etat de New-York. Nous pouvons leur dire que ce dernier pays produit des chardons et d'autres herbes nuisibles aussi bien que le Canada, et que ces herbes ne croissent pas plus naturellement ici que dans l'Etat de New-York.

Avec de l'énergie et de la persévérance, notre agriculture pourrait devenir bientôt aussi florissante que celle de nos voisins, sous tous les rapports, à l'exception peut-être de la récolte du blé. L'ignorance et l'indolence seules peuvent trouver des inconvéniens dans notre sol et notre climat: si les cultivateurs de New-York ont des avantages qui leur soient particuliers, nous avons aussi les nôtres pour les compenser. Pensons bien de nous-mêmes et de notre position naturelle, et il nous deviendra beaucoup plus facile d'améliorer notre condition. Nous pouvons observer, en finissant, qu'autant que nous en pouvons juger, la science et l'art de l'agriculture ne sont connus qu'imparfaitement dans les Etats-Unis, aussi bien qu'en Canada, si ce n'est par un petit nombre d'individus, et que l'amélioration générale de l'agriculture est encore dans son enfance chez les Américains comme chez les Canadiens. La question est maintenant de savoir lequel des deux peuples fera le plus grand ou le plus prompt progrès dans la carrière d'une honorable concurrence. Quant au climat et au sol, nous n'admettrons pas qu'il y ait chez nous infériorité ou désavantage; mais il y a d'autres circonstances qui peuvent avoir une grande influence, telles que l'éducation, les fonds, l'énergie et la persévérance dans le travail et le zèle à adopter dans la pratique des améliorations judicieuses. L'un et l'autre pays font journellement quelque progrès, du côté de l'habileté et de la richesse, au moyen de l'émigration; mais ce progrès est plus grand dans les Etats-Unis que parmi nous. Les Américains ont aussi plus de capitaux disponibles; ils sont plus avancés dans leur éducation, et ce qui ne pèse pas peu dans la balance, ils ont plus d'énergie et un désir plus ardent d'avancer, ou d'être en avant, que n'en montre notre population: c'est ce qui se remarque dans toutes leurs transactions. Il est impossible de passer par leurs campagnes, et de voir leurs villes et leurs villages, sans admirer les progrès étonnans

qu'ils ont faits en richesse et en population, et leurs efforts énergiques pour faire de leur pays ce qu'il doit être, une des premières nations de la terre. Nous leur souhaitons tout le succès possible dans leur louable poursuite de la richesse et de la grandeur. Nous ne désirons qu'une honorable concurrence avec eux dans l'avancement et l'amélioration de l'agriculture, accompagné du bien-être et de la prospérité de la population rurale des deux pays.

#### RAPPORT D'AGRICULTURE POUR SEPTEMBRE.

Le mois a été beau jusqu'à la fin, et a fourni le moyen de recueillir les différentes moissons dans le meilleur état, et nous croyons qu'elles sont maintenant toutes serrées. La saison a été, en total, une des plus favorables que nous ayons jamais vues, et c'est sûrement la faute du fermier, et par sa négligence, s'il n'a pas eu des récoltes au moins moyennes, à l'exception de celle du foin. Peut-être que dans quelques cas, là où le sol était très sec et très léger, il n'y a pas de la faute du cultivateur, si sa récolte d'avoine a été au-dessous de la moyenne. Nous savons que l'avoine ne viendra pas bien dans une saison très sèche, sur un sol léger et sablonneux, et un tel sol n'est favorable à l'avoine en aucune saison. Par conséquent, là où l'avoine a manqué dans un sol sablonneux et léger, le cultivateur a au moins à se reprocher de n'avoir pas substitué à l'avoine une récolte à laquelle un tel sol aurait été plus convenable. Le blé-d'Inde a bien réussi, cette année, et il est maintenant prêt à être récolté. La meilleure méthode pour le sécher et le serrer en bon état est de le couper et de le laisser sur le champ, jusqu'à ce qu'il soit bien conditionné, pourvu que le temps soit sec. Notre blé-d'Inde s'est trouvé aussi avancé ici, cette année, que dans les Etats voisins, et cette circonstance nous a étonné.

Dans notre dernier rapport, il s'est glissé une méprise que nous avons regrettée, à l'égard du blé. On nous y fait dire que la

quantité moyenne du blé, cette année, ne serait pas de plus de dix minots par arpent. Notre intention était de dire qu'elle serait de moins de quinze minots par arpent. Nous espérons maintenant que cette dernière quantité sera réalisée, ou à peu près, et il en résultera pour le pays l'avantage d'en avoir un surplus considérable à vendre. L'avoine est d'un bon grain, mais la paille en est courte. En quelques cas, elle a complètement manqué, ayant été échaudée avant que le grain ait pu se remplir : la chose a eu lieu dans des sols très légers et sablonneux et trop pulvérisés. Une partie du blé semé tard s'est trouvée aussi très chétive. Nous avons souvent recommandé de semer le blé immédiatement après le 20 mai, et de faire en sorte que la semaille en soit achevée le 25. Il y a néanmoins des cultivateurs qui continuent à en semer jusqu'à la mi-juin, et cette année, le blé semé après la fin de mai a été exposé à souffrir de la sécheresse et de la chaleur extrême des mois de juin et de juillet. Lorsqu'on attend pour semer le blé aussi tard que le 20 mai, on devrait le semer tout de suite. Un jour ou deux alors peuvent occasionner la différence entre une bonne et une mauvaise récolte. Comme nous l'avons observé plus haut, ç'a été la faute du fermier, s'il n'a pas recueilli, cette année, une récolte moyenne de blé particulièrement. Il faut à une terre mal égouttée beaucoup de temps pour devenir propre à être ensemencée, le printemps, et si la saison est sèche en mai, la terre devient si dure et si serrée, à l'époque où il faudrait semer le blé, qu'il est presque impossible de l'ensemencer convenablement sans l'usage d'un brise-mottes, pour la rendre susceptible d'être hersée de manière à ce que le grain soit couvert. Le blé semé très tard, cette année, paraît avoir été attaqué par la nielle ou arrêté dans son progrès par la grande chaleur, de manière à ne pouvoir atteindre à une parfaite maturité. Le blé-d'Inde a réussi admirablement, et la récolte en sera abondante. On parle diversément des pois, comme y en

ayant de bons et de chétifs. Les fèves, ou haricots, n'ont pas réussi aussi bien que nous l'aurions cru, et la récolte n'en sera pas abondante. Il est vrai qu'on n'en sème pas une grande quantité. Les pommes de terre sont excellentes : nous avons entendu dire qu'il y en avait d'atteintes de la maladie ordinaire, mais nous n'en avons pas vu de telles. La méthode de planter les patates en sillons alternatifs avec des fèves ou du blé-d'Inde, est certainement avantageuse, et nous pensons que la récolte double ainsi obtenue, équivaut à une récolte et demie de même nature recueillie sur le même terrain. Il en résulte plus d'air pour les plantes, et plus de nourriture pour chaque variété que n'en aurait eu une seule et même récolte. La nourriture exigée et prise par une variété ou espèce de plante peut être différente de celle qui est nécessaire à une autre ; d'où il arrive que deux plantes différentes croissant ensemble, peuvent profiter mieux dans le même espace de terre que deux plantes de la même espèce. Nous croyons que si les patates ont été à peu près exemptes de la maladie, cette année, c'est en grande partie, en conséquence de ce qu'il y a été appliqué moins de fumier de basse-cour, et ce plan est généralement suivi maintenant. On a découvert et l'on comprend bien présentement, que l'emploi d'une grande quantité de fumier est nuisible aux patates, en les rendant plus sujettes à être atteintes de maladie. Après avoir été arrachées, les pommes de terre doivent être encavées avec soin, et quelque saines qu'elles paraissent être présentement, il n'est nullement certain qu'elles ne montreront pas par la suite des symptômes de maladie. Le meilleur moyen de les conserver saines durant l'hiver, c'est de ne les pas enterrer humides, de ne les pas tenir trop chaudement, ni en tas trop épais, et il en doit être de même des autres végétaux. Nous avons mêlé du charbon avec nos patates, l'année dernière, et pas une n'a été atteinte de maladie ; mais nous ne concluons pas de là que nous ne les au-

rions pas conservées saines sans charbon.

Les dernières pluies auront accru le regain, ou la suite du foin dans les prés et les pâturages ; avantage considérable, vu la rareté tant du foin que de la paille. A cette époque, une nourriture suffisante pendant quelques semaines mettra les bestiaux en meilleur état avant le commencement de l'hiver, et ce n'était pas sans besoin pour ceux qui avaient été tenus dans des pâturages desséchés pendant les mois de juillet et d'août. Le fourrage demande un soin particulier, et l'on ne devra pas permettre qu'il s'en gaspille durant les six mois qui vont suivre. Il faut donner aux animaux une nourriture suffisante, mais aussi éviter la profusion, jusqu'à la fin de l'hiver. Les bestiaux souffrent souvent, au commencement du printemps, faute d'avoir à manger suffisamment jusqu'au temps où ils peuvent être mis à l'herbe. Souvent, croyons-nous, des animaux meurent dans cette saison, au grand détriment de leurs possesseurs, faute d'une nourriture substantielle ou suffisante.

On peut maintenant commencer le labourage, et on doit le continuer sans interruption jusqu'à ce qu'il soit achevé. S'il y a du fumier dans la basse-cour, il faut qu'il soit enfoui dans le sol par la charrue. Il sera plus avantageux de l'employer de cette manière, que de l'étendre sur la surface du sol, au temps de la semaille, particulièrement si c'est du fumier d'étable. Les labours et les égouts ne doivent être négligés par aucun fermier qui veut avoir de bonnes récoltes l'année prochaine. Nulle partie des travaux du cultivateur ne demande à être exécutée avec plus de soin que ses labours d'automne et ses égouts : si ces travaux ne sont pas faits convenablement, il comptera en vain sur de bonnes récoltes. Dans des saisons très favorables, on pourra peut-être obtenir de bonnes récoltes, en cultivant négligemment un sol fertile, mais un fermier doit cultiver ses terres de manière à pouvoir faire face à toutes les saisons, car il ne peut savoir d'a-

vance quelle saison il pourra avoir. Son succès doit certainement dépendre principalement des saisons, mais il a un devoir à remplir, et un devoir facile, pour s'assurer un certain degré du succès dans toutes saisons. Le progrès des autres arts doit être pour nous une leçon utile : nous voyons que tout perfectionnement découvert et introduit dans un art ou une manufacture quelconque, est aussitôt adopté par tous ceux qui sont engagés dans cet art ou cette manufacture ; autrement, il ne leur resterait aucune chance de succès. D'ou vient que les cultivateurs ne suivent pas cet exemple ? Il est de beaucoup plus d'importance pour le monde en général, que des améliorations soient adoptées en agriculture qu'en tout autre art pratiqué par les hommes. Nous voyons que certains modes de culture et d'aménagement du bétail produisent de meilleures récoltes et de meilleurs animaux, et néanmoins nous nous contentons de suivre l'ancienne routine, et détournons nos regards des améliorations introduites devant nous, et qu'il serait en notre pouvoir d'adopter, si seulement nous prenions la résolution de marcher avec les améliorations du temps et de suivre les progrès de la société. L'agriculture ne doit pas rester stationnaire dans le Bas-Canada, quand dans la plupart des autres pays elle fait dans toutes ses branches des progrès rapides. Les instrumens à l'usage du cultivateur ont été beaucoup perfectionnés dernièrement, et s'il se déterminait à s'en servir convenablement, il verrait combien il lui est avantageux de les trouver tels. Les cultivateurs ne sont pas peu redevables à ceux qui fabriquent pour eux des instrumens utiles. Nous ne serions pas excusables de ne chercher pas à améliorer le système de nos pères : nous possédons un grand nombre d'instrumens qu'ils ne connaissaient pas, et ceux dont ils se servaient ont été beaucoup améliorés, particulièrement la charrue et la herse. Nous ne serions pas plus excusables de ne pas introduire dans notre économie rurale les méthodes amélio-

rées du jour, par la raison que nos ancêtres ne les pratiquaient pas, que nous ne le serions de rejeter tout autre vêtement que ceux d'Adam et d'Eve, ou tout autre costume que celui d'il y a mille ans. Les engins à vapeur qui furent inventés et employés d'abord, bien que de notre temps, seraient maintenant regardés comme sans valeur, comparés à la beauté et à la perfection des engins d'aujourd'hui. Le premier, le plus beau des arts pratiqués par l'homme, ne doit pas se traîner à la suite d'arts purement mécaniques, exercés dans des espaces étroits et souvent dans des lieux malsains, où nous pouvons imaginer que l'esprit et l'intellect ne peuvent pas être aussi à l'aise, s'exercer aussi librement que dans les campagnes, environnés de toutes les beautés de la nature, et recrésés par l'air vivifiant de l'atmosphère. Comme nous trouvons qu'il nous est nécessaire de cultiver la terre, notre ambition devrait être de la cultiver de la manière la plus parfaite possible, et si les "épinés et les ronces" sont une partie du châtement infligé à notre race, à cause de la désobéissance de ses premiers auteurs, nous devons nous efforcer de les extirper, et ne pas permettre qu'elles croissent et prospèrent au milieu des plantes utiles que nous devons à la bonté du Créateur. Le fameux Edmund Burke, dont le profond savoir dans presque chacune des branches de la science était sans égal alors, de l'aveu de presque tout le monde, et qui était aussi un cultivateur pratique, a dit que "l'art de l'agriculture exigeait plus d'expérience, plus de patience, plus de persévérance, plus de prévoyance, de soin et de prudence, et une attention plus constante que tout autre art." Si telle était l'opinion de ce grand homme, combien ne doit-il pas être nécessaire à l'agriculteur de bien entendre l'art qu'il pratique, et de posséder toutes les facultés qu'il exige, s'il veut prospérer. Nous ne pourrions jamais trouver les cultivateurs excusables de n'être pas présentement les premiers ou les plus avancés dans la carrière

des améliorations. Si l'art de l'agriculture est le premier des arts, il doit sans doute être le premier à adopter tous les perfectionnemens praticables; autrement il ne mériterait pas de conserver son rang dans le Bas-Canada.

Le prix des produits agricoles n'a pas beaucoup varié, depuis notre dernier rapport, et il n'est pas probable qu'il varie beaucoup de quelque temps. Nous ne supposons pas que les grains soient à très bas prix, attendu qu'il paraît certain que dans les États de l'Ouest de l'Union Américaine, la récolte du blé n'a pas été abondante, et que celles de l'avoine et de l'orge ont été au-dessous de la moyenne.

Montréal, 30 Septembre, 1849.

L'Assemblée Trimestrielle des Directeurs de la Société d'Agriculture du Bas-Canada, a eu lieu à ses Salles, en cette ville, le vendredi, 28 Septembre, conformément à un avis donné dans le No. de Septembre de ce Journal, le Président de la Société, John Yule, Ecr., au fauteuil.

Le Secrétaire a soumis plusieurs lettres, un état des fonds, et autres documens, après quoi les Résolutions suivantes ont été passées unanimement:—

Proposé par Hector L. Langevin, Ecr., secondé par P. E. Leclère, Ecr.

*Résolu.*—Que le Président de la Société s'adresse de nouveau au Gouvernement, pour en obtenir le montant de l'octroi fait à cette Société par la Législature, à sa dernière session, et qu'il lui représente en outre qu'un plus long retard dans le paiement de cet octroi aurait pour effet de nuire grandement aux progrès de la Société.

Proposé par l'Hon. A. N. Morin, et secondé par Messire Desautiers.

*Résolu.*—Que le Secrétaire de la Société écrive une circulaire à MM. les Curés des différentes campagnes des Districts de Montréal, Trois-Rivières et St. François, les priant d'indiquer dans leurs paroisses respectives des personnes propres à servir comme agens pour le Journal d'Agriculture, et de vouloir bien donner en même temps les noms des personnes qui dans leurs paroisses souscrivent au journal.

Le Secrétaire a eu instruction de faire imprimer et d'adresser les lettres circulaires à MM. les Curés du Bas-Canada. Il a aussi eu instruction de dresser une liste des souscripteurs qui n'ont pas payé leurs souscrip-

tions, avant la prochaine assemblée des Directeurs. qui doit avoir lieu à ses salles, le 26 d'Octobre prochain, à 11 heures de l'avant-midi; et par là se terminèrent les procédés de l'assemblée.

Par ordre,

WM. EVANS,  
Secrétaire S. A. B. C.

(Copie de la Lettre Circulaire.)

Montréal, 29 Sept., 1849.

Monsieur,—Le conseil des Directeurs de la Société d'Agriculture du Bas-Canada, assemblé le 28 du courant, m'a chargé de vous adresser la présente circulaire, pour vous prier de vouloir bien: 1° m'indiquer dans votre réponse à cette lettre une personne qui, dans votre paroisse, serait en état d'être agent pour le *Journal d'Agriculture*, moyennant une copie du journal (*gratis*) pour lui, et dix pour cent de commission sur sa recette; 2° me donner dans la même lettre le nombre et le nom des personnes qui, dans votre paroisse, souscrivent au *Journal d'Agriculture*.

Veillez me faire parvenir, par la poste ou occasion prompte, votre réponse d'ici au 20 du prochain mois, afin que la Société, qui s'assemble alors, sache à quoi s'en tenir, et décide quels moyens elle doit adopter à ce sujet.

La Société sait très bien qu'elle n'a aucun droit à exiger de vous ces renseignemens; mais elle ne doute pas que, comme un membre de ce clergé qui a toujours en vue le bonheur et la prospérité des populations, vous ne vous fassiez un plaisir d'accéder à sa demande sous le plus court délai possible.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très humble serviteur,

WM. EVANS,  
Secrétaire S. A. B. C.

Nous devons ajouter qu'en prenant la résolution d'adresser une circulaire imprimée à MM. les Curés, les Directeurs de la Société d'Agriculture du Bas-Canada n'avaient pas en vue de remplacer par d'autres les Messieurs qui ont déjà consenti à être agens pour ce journal, mais seulement de s'efforcer d'obtenir un plus grand nombre d'agens et de souscripteurs.

Pour faire voir les résultats d'un bon système d'économie rurale, le comté de Norfolk est comparé à celui de Hampshire, dans les termes suivants, par un correspondant de l'*Express* de Mark-Lane : " Norfolk contient à peu près 250,000 acres, environ un cinquième de plus que Hampshire. Supposant que le premier comté possède un quart de plus de terre arable que le dernier, et que les deux comtés soient d'une égale fertilité, (et je soupçonne que Hampshire l'emporte de beaucoup sur Norfolk, sous ce rapport,) Norfolk ne devrait produire qu'un quart de plus de toutes espèces de grains : au lieu de cela, les proportions de 1841, 1842 et 1843, prouvent que Norfolk produit *beaucoup plus de quatre fois* autant de blé, *neuf fois* autant d'orge, *huit fois* autant de seigle, beaucoup plus de *trois fois* autant de haricots, près de *deux fois* plus de pois, et Hampshire ne surpasse Norfolk qu'en produisant *deux fois* plus d'avoine. Quant à la laine, Norfolk en produit annuellement trois fois et demie plus que Hampshire." Il est dit de plus, que " si un meilleur système était suivi, un système semblable à celui qui est pratiqué sur la terre d'Hulkham, (propriété du comte de Leicester, ci-devant M. Coke,) ce comté produirait au moins un tiers de plus qu'il ne fait maintenant." Tel est le résultat d'une bonne économie rurale comparée à un système défectueux, tel que celui qui est suivi dans Hampshire, et nous ne voyons rien de plus propre à encourager au perfectionnement en agriculture.

Il y a lieu de s'étonner que le blé-d'Inde à balais, comme on appelle vulgairement la plante, ne soit pas cultivé dans le Bas-Canada. C'est, à ce que nous comprenons, une récolte précieuse, les sommets propres à faire des balais se vendant £50 le tonneau. La graine que contiennent ces sommets est aussi bonne que l'avoine, nous assure-t-on, pour la nourriture du bétail, et le produit de cette graine est, dit-on, de 30 à 40 minots

par acre. Nous tenons ces renseignements d'une autorité respectable. Les tiges sont ordinairement abattues et foulées aux pieds par les animaux, puis enfouies dans la terre au moyen de la charrue. Nous n'avons pu apprendre au juste quel peut être le produit par acre des sommets propres à faire des balais, mais nous sommes persuadé que la récolte en est lucrative, si elle est bien soignée. La semence peut en être séparée de la même manière que la graine de lin, mais il faut prendre garde de ne pas rompre ou endommager les brins propres à faire des balais. Nous espérons que quelques fermiers entreprendront de cultiver la plante, le printemps prochain. On l'exporte sur une grande échelle manufacturée en balais, des Etats-Unis, et nous nous attendons à la voir devenir pareillement ici un article important de commerce.

#### A L'Editeur du JOURNAL D'AGRICULTURE.

CHER MONSIEUR,—Je trouve beaucoup de plaisir à lire votre Journal d'Agriculture, quoique depuis plusieurs années j'aie cessé de m'occuper d'opérations agricoles. Les diverses améliorations dans l'aménagement du bétail ; les découvertes faites à l'égard des différentes espèces de sol, et la nécessité d'adopter un meilleur système d'agriculture pour les rendre féconds et profitables au cultivateur, sont des sujets que vous traitez si habilement, que la seule observation que je ferai, c'est que le Canada vous est infiniment redevable, et ne saurait trop apprécier les utiles renseignements que vous lui offrez, et les efforts que vous faites pour l'avancement et la prospérité de notre économie rurale.

J'admire particulièrement ce que vous dites sur la nécessité de labourer convenablement et en temps opportun, et je me permettrai d'ajouter que, suivant l'ancien proverbe, comme " un mauvais moissonneur n'a jamais eu à la main une bonne faucille, de même un mauvais laboureur n'a jamais manié une bonne charrue." Il en est de l'agriculture comme de toute autre profession ; il y faut de l'expérience, mais il faut aussi admettre que l'expérience, ou la pratique, doit être d'accord avec la raison et les bons principes ;

autrement, la pratique n'atteindra jamais à la perfection.

Le cheval est un des plus nobles animaux que nous ayons à notre usage, et pour ne parler que du cheval de trait, il est à regretter qu'il soit souvent maltraité par le jeune homme qui l'a en soin : il lui parle brusquement, le frappe avec les rênes, et lui commande ensuite de s'arrêter. L'animal peut être un peu fringant, et s'il en est ainsi, la brusquerie et le mauvais traitement le rendront rétif, et s'il est mis à la charrue, le conducteur aura fort à faire pour le gouverner, et il est cependant essentiel de faire l'ouvrage dans les règles. Il faut que le labourer sache d'abord bien appareiller ou préparer sa charrue, pour qu'elle puisse être conduite en droite ligne, et sans dévier ni d'un côté ni de l'autre; puis qu'il ait soin que le harnais soit en bon ordre: s'il est attentif ensuite, s'il a l'œil sûr et guide bien ses chevaux, il fera son ouvrage convenablement. Mais je le répète, il faut qu'il soit en bon accord, pour ainsi parler, avec ses chevaux, qu'ils aient appris à le connaître et à lui obéir; autrement, il ne pourra jamais faire, en labourant, ce que la raison et le bon-sens lui prescrivent de faire, un ouvrage régulier et conformes aux règles de l'art.

J'ai l'honneur d'être, monsieur,  
SMITH LEITH.

Port St. François, 19 Sept., 1849.

#### DISCOURS DU PROFESSEUR JOHN-STON A KINGSTON.

M. LE PRÉSIDENT, MESDAMES ET MESSIEURS :

—Je n'avais, il y a quelques jours, aucune idée de m'adresser à un auditoire canadien, sur les principes de la science de l'agriculture, et comme cet auditoire doit nécessairement se composer de personnes dont je dois ignorer jusqu'à un certain point les idées et les habitudes, bien qu'elles fassent partie du peuple avec lequel j'ai vécu, vous devez admettre que ne connaissant pas parfaitement le pays, il ne m'est pas possible de m'étendre autant que je le désirerais sur le sujet. Le peu d'expérience que j'ai de la nature de votre sol, ou de votre habileté en agriculture, ne me permettant pas de considérer tous les différents sujets que comprend la science de la chimie agricole, qui sont en si grand nombre et si variés, je pourrais vous parler de l'importance de l'agriculture dans cette province, ou de la fertilité naturelle de vos terres et des moyens de les rendre encore plus fertiles, ou de l'utilité de la science de l'agriculture, mais je n'ai pas eu les moyens de connaître si le sujet vous intéresserait ou non; je choisirai donc un petit nombre de

points de l'économie rurale qui peuvent se rapporter spécialement à ce pays, tels que la production des récoltes qui obtiendront les plus hauts prix sur les marchés, et l'état où doit être le sol pour la production de ces récoltes. Plusieurs causes militent ici contre le progrès de l'agriculture; mais je pense que la principale est provenue de l'ignorance des premiers colons, qui ont laissé leur pays natal, sans connaissances en agriculture, et qui sont demeurés toute leur vie dans l'ignorance. Une autre cause est l'ignorance ou la négligence de l'assolement ou de la rotation des moissons. Ce que le père a fait, les fils le font, parce que le manque d'écoles d'agriculture les prive des moyens de se mettre au fait de systèmes perfectionnés, et ils cultivent des récoltes qui épuisent le sol, jusqu'à ce que, comme dans la fable de l'oie qui pondait des œufs d'or, ils perdent tout. Une autre cause, tant dans cette province, que dans celle du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Ecosse, et même dans les Etats-Unis, c'est que les gens ne sont point attachés à leurs terres, mais vont là où ils croient qu'ils feront plus d'argent, et font tout ce qu'ils peuvent pour appauvrir le sol. Or, quelle est la conséquence de ceci? Vous devez tous savoir, messieurs, que la récolte de blé est devenue moindre et de moins bonne qualité dans tous ces pays: il nous sera donc utile de rechercher par quel moyen la terre pourra recouvrer sa fécondité première.

L'emploi de la chaux sera d'un grand avantage sous le rapport de l'émendement: il est à ma connaissance que souvent, en Angleterre, des terres épuisées sont redevenues fertiles au moyen de la chaux. Il est bien connu aussi que l'usage de la poudre d'os améliorera le grain et aggrandira l'épi. C'est le cas en Angleterre, où la poudre d'os est généralement employée, et dans le Bas-Canada, où le blé avait manqué en plusieurs endroits, on a eu recours avec succès à l'engrais d'os. Vous en verrez aisément la raison, quand je vous dirai que chaque minot de blé contient environ une lb. d'acide phosphorique, et que cet acide est extrait du sol, et à moins qu'on ne trouve le moyen de l'y remettre, le temps viendra où la quantité en sera si petite, que la récolte manquera entièrement: d'où la nécessité d'employer comme engrais les substances qui le contiennent. Je dirai donc qu'au lieu de rendre la terre plus productive, il est nécessaire d'avoir recours à un meilleur mode d'engrais: vous verrez combien il importe aux cultivateurs de le faire, quand je vous aurai fait voir combien votre colonie est propre à la crue du blé. Je crois que la récolte moyenne en est chez vous de quinze minots par acre; et dans aucune partie de l'Etat de New-York, elle n'est de plus de quinze minots. Les terres du Canada sont capables de produire trente minots de blé par arpent, et c'est ce qu'en recueilleront vos neveux. Je puis faire allusion à un autre moyen d'améliorer vos récoltes, c'est de semer du blé d'automne, quand la

neige tombe abondamment, et du blé de printems dans le cas contraire. Il faut aussi avoir soin de labourer profondément et de se pourvoir de bons instrumens. Vous me demanderez comment tout cela se pourra faire. Une des sources de ce savoir découle des écoles d'agriculture, mais c'est un sujet que je ne toucherai pas présentement. Une autre source, ce sont les Sociétés d'Agriculture. Les petites Sociétés créent l'émulation parmi les cultivateurs, en ce qui regarde le progrès de l'arrangement et de l'ordre sur la ferme et la tenue en bon état des instrumens aratoires. Les grandes Sociétés créent l'émulation sur une plus grande échelle; vous y aurez des hommes de toutes les parties du pays, et la correspondance améliorera vos talens intellectuels, ou fera ressortir des talens que vous ne connaissiez pas. Vos journaux d'agriculture, quoique petits, ont cela d'utile, qu'ils mettent sous les yeux du public ce qui se rattache à l'agriculture, et exposent ce qui s'est fait d'année en année. Toute Société, tant Anglaise qu'Écossaise, publie des rapports, et elles se mettent ainsi réciproquement au fait de leurs procédés. J'appellerai votre attention à un volume contenant un détail de la Foire de l'Etat de New-York; et je dirai que vous pourriez publier quelque chose de semblable, et que vous exciteriez par là vos membres à faire des expériences. Il en coûterait quelque chose, sans doute; mais rien ne se fait présentement sans qu'il en coûte. Je vous dirai maintenant comment vous devez vous y prendre pour amender une terre épuisée: le point particulier auquel j'appellerai votre attention, ce sont vos égouts! Il y a deux manières d'égoutter les terres; la première consiste à creuser on partant de la source ou du haut, et de conduire l'eau jusqu'aux parties inférieures des champs; elle a été introduite par M. Elphinstone, et serait avantageuse dans plusieurs endroits du Canada.

Dans plusieurs pays, où l'égout est pratiqué sur un grand plan; il y a un autre système, qu'on appelle égout complet ou parfait, mais je ne recommanderai pas cette manière d'égoutter les terres dans ce pays, ou pour ces sols, en autant qu'avec l'argent que vous y emploieriez, vous pourriez acheter de meilleures terres ailleurs; mais l'état des choses changera avec le temps; les terres regardées comme nouvelles maintenant deviendront vieilles, et les cultivateurs trouveront leur avantage à les améliorer plutôt qu'à se transporter ailleurs. La première manière d'égoutter est en usage dans les pays de l'Europe; l'égout complet n'a pas été adopté aussi généralement. Il est à peine nécessaire que je vous parle de l'avantage qu'on retire de l'égout des terres. Si je verse de ce verre un peu d'eau sur ma main, elle se trouvera plus froide qu'elle ne l'est maintenant, et en même temps que l'eau s'évaporera, elle extraira plus de chaleur de ma main. Il en est de même de la terre où on laisse séjourner l'humidité. La chaleur que la plante exige pour sa nourriture est perdue en plus grande partie par

l'évaporation. De même, si je vous place dans un marais, vous éprouverez la sensation du froid plus que si je vous plaçais sur un terrain sec, et l'on ne peut s'attendre qu'un animal se trouve aussi bien et profite autant sur un terrain humide que sur un terrain sec. Si la récolte de blé a manqué, c'est particulièrement dans des lieux bas, et l'on peut remédier à ce mal, au moyen de l'égout.

Une autre chose qui m'a frappé, et qui pourrait être introduite ici avec avantage, c'est la production de récoltes vertes, telles que navets, carottes, mangel-wurzel. Vous savez que dans votre province, l'hiver est apte à manger l'été, pour exprimer ainsi brièvement ma pensée; que vous avez à produire une grande quantité de foin pour nourrir vos bestiaux durant l'hiver; et dans une saison sèche, comme la présente, il vous devient nécessaire de recourir à d'autres moyens pour entretenir vos animaux. Je ne prétends pas vous prescrire ici des règles quelconques; je ne vous fais que des suggestions; votre propre expérience vous fera connaître si vous devez les adopter ou non. En Écosse, il y a vingt ans, à peine se produisait-il une récolte verte, aussi y voyait-on peu de bon bœuf sur les marchés; mais à présent, le cas est bien différent: les bestiaux y sont entièrement nourris de récoltes vertes, et conséquemment, la viande est de bien meilleure qualité, et à bien meilleur marché, que si on eût continué à les nourrir de foin. Un autre avantage que doit procurer ici le bon entretien des animaux, c'est la facilité de les conduire au marché; et comme on se plaint partout du manque de marchés convenables, dans les États-Unis aussi bien qu'ici, il vous est beaucoup plus aisé de conduire au marché vos animaux engraisés que vos grains; et c'est pour vous un avantage d'engraisser des animaux sur vos terres, en ce que vous en retirez plus de fumier; point important, quand on n'a pas les moyens ou l'occasion d'acheter de la poudre d'os ou d'autre engrais. Vous pouvez concevoir aisément comment toutes ces choses se lient entre elles, et combien elles tendent toutes à améliorer l'agriculture. Il y a un autre sujet sur lequel je désire attirer votre attention; c'est le perfectionnement de vos instrumens aratoires. Vous ne devez pas ignorer que vous étiez beaucoup en arrière sous ce rapport, mais on n'a besoin que de jeter les yeux sur le grand nombre d'instrumens d'agriculture qui sont aujourd'hui sur la place, pour voir qu'il s'y fait un grand progrès. Supposons que vous mettiez un menuisier à l'ouvrage avec de mauvais outils; pourriez-vous vous attendre qu'il travaillerait aussi promptement et aussi bien que s'il en avait de bons? Il en est de même de l'ouvrier de ferme; il ne pourra bien faire son ouvrage, ou le faire en aussi peu de temps, que si vous lui aviez mis entre les mains de bons instrumens. Je ne m'arrêterai pas à d'autres sujets particuliers, mais je dirigerai votre attention sur ce que je puis appeler les points moraux de l'agriculture. La position sociale des

cultivateurs, je suis fâché de le dire, n'est pas meilleure ici que dans la métropole : ils sont regardés comme des personnes manquant d'intelligence ; mais j'ai fréquenté les sociétés dans tous les pays, et j'ai trouvé autant de bon-sens et d'intelligence chez les cultivateurs que chez toute autre classe. Et après tout, de quoi dépend la position de l'homme, et qu'est-ce qui le rend supérieur à ses semblables ? n'est-ce pas le développement de ses facultés intellectuelles ? et y a-t-il dans la vie une situation où ces facultés sont plus fortement appelées à s'exercer ? Il n'y en a aucune. Et en Angleterre, ne voyons-nous pas toutes les hautes positions et celles qui exigent le plus de talent, remplies par des individus qui ont dévoué leur temps et leur attention à l'agriculture ? A l'égard des écoles, vous savez mieux que moi comment vous êtes situés ; vous savez que les pères ne jugent pas nécessaire de faire instruire ceux de leurs fils qu'ils destinent à la vie rurale ; ils trouvent qu'ils ont bien fait leurs affaires eux-mêmes sans éducation, et ils croient qu'il n'est pas nécessaire que leurs fils en sachent plus qu'ils n'en ont su.

En Europe, si dans une famille, un garçon montre plus d'intelligence que les autres, on en fait un ministre ou un homme de loi, tandis que le plus stupide est regardé comme bon à faire un fermier, et en conséquence, on ne s'occupe guère de le faire instruire. La même opinion, il me peine d'avoir à le dire, règne en Amérique. Mais, messieurs, le temps est arrivé où les cultivateurs doivent être convaincus qu'ils ont besoin d'éducation ; la connaissance de l'agriculture scientifique s'est étendue, et ils doivent en être munis, pour aller de pair avec les améliorations de l'époque. Si quelqu'un est indisposé, il va trouver un médecin, qui lui donne une prescription qu'il porte à l'apothicaire, et il avale ses pilules ou ses potions : le fermier doit être médecin et apothicaire en même temps ; il doit être capable de prescrire pour son sol, et de composer ses propres remèdes, et pour le faire convenablement, il lui faut de l'instruction ; et si le temps me le permettait, je pourrais vous citer plusieurs faits pour prouver qu'il faut à l'agriculteur un esprit pleinement développé : par exemple, un minot de blé contient environ une livre d'acide phosphorique, outre une douzaine d'autres ingrédients, que la plante extrait du sol et donne ensuite pour le soutien de la vie animale, lesquels, après décomposition, retournent de nouveau au sol. Ainsi la roue de la nature, toujours en mouvement, exige un esprit marié pour être comprise, et puisqu'il faut un esprit sûr pour la comprendre et en faire usage, vous devez être persuadés qu'il est nécessaire que le cultivateur soit un homme intelligent, et qu'il faut qu'il y ait chez lui une instruction agricole, pour lui donner droit à plus d'estime ; et comme il ne peut s'élever que par la culture de l'esprit, vous conclurez que vous devez faire instruire vos enfans. Or, messieurs, vous connaissez mieux que moi votre province ; je ne vous demanderai

pas où existent vos écoles d'agriculture, mais je me permettrai de vous donner un avis ou de vous faire une suggestion, ce serait d'introduire quelque chose de la théorie de l'agriculture dans toutes vos écoles de paroisses ; un petit catéchisme pourrait contenir tous les principes de cette science, et elle pourrait être enseignée à peu de frais et en peu de temps. Je crois que vous feriez un grand bien à la province, en y établissant une grande institution pour l'enseignement scientifique de l'agriculture.

### ENGRAIS VERTS.

La base ou la masse du substitut du tas de fumier, pour préparer les champs, doit consister en matières végétales crues ou obtenues près du lieu. Mais il y a des endroits où la quantité de ces matières à portée n'est pas suffisante, et où il faudrait des frais de charroi considérables pour en amasser ce qui pourrait suffire. Dans ces cas, le mode le moins dispendieux serait de cultiver à cet effet des végétaux qu'on pourrait faire croître promptement et à bon marché, ou même qu'on pourrait enfouir au moyen de la charrue, sans se donner la peine de les mettre en tas, et en épargnant ainsi les frais de charriage. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui vulgairement "engraisser en vert ;" le principe étant d'enrichir le sol, en employant une plante d'une prompte croissance pour soutirer ou pomper des matières organiques de l'air et du sous-sol, et l'enfouir ensuite dans le sol, au moyen de la charrue. Les sols tourbeux n'exigent point ce procédé, attendu qu'ils sont déjà remplis de matière végétale, et qu'ils n'ont besoin que de chaux principalement pour neutraliser l'acide, et de nitrate de soude et de sulfate d'ammoniaque, pour suppléer l'azote. Pour les sols pauvres, légers et sablonneux, ces engrais verts sont ce qu'il faut, comme aussi pour les argiles maigres, qu'on améliore beaucoup néanmoins, en brûlant, ou plutôt en grillant le sous-sol, avec de la tourbe, de la vieille écorce, du bran-de-seie, ou tout autre combustible de peu de prix. Et comme les matières végétales fermentent et s'écroulent, il faut chauler la terre, avant de les y enfouir, ou peu après qu'on les y a enfouies ; et l'on peut y ajouter des préparations inorganiques peu coûteuses, telles que la chaux, le sel, le gypse, pour en hâter la croissance, et les déterminer à pomper d'autres matières de l'atmosphère et du sol.

Les végétaux produits pour cette fin devraient posséder les propriétés suivantes, savoir :

1. Fleurir sur des sols pauvres ;
2. Exiger peu de travail ;
3. Provenir de graines peu chères ;
4. Être d'une croissance prompte et sûre ;
5. Être à l'épreuve de tous les temps et de la vermine ;
6. Enfoncer profondément leurs racines ;
7. Se reproduire d'elles-mêmes ;
8. Etouffer les mauvaises herbes ;

9. Produire un feuillage abondant, qui se décompose aisément dans le sol, et ne laisse point de résidu nuisible.

Les plantes les mieux connues comme étant utiles à cette fin sont décrites et comparées avec précision et clarté, comme suit :

**Spergule.**—Comestible, 3 récoltes par an ; demande un sol maigre et sec, n'exige que peu de travail et de soin ; semence à bon marché ; ne met que deux mois à croître ; 3 tonneaux par acre ; profondeur des racines, 15 pouces ; 1000 parties contiennent—potasse 9, acide phosphorique 1.5, nitrogène, ou azote, 4 ; décomposition prompte ; peut être semée dans le chaume, ou trois fois par an, en avril, juin et août.

**Vraie.**—2 récoltes par an ; demande un bon sol ; graine chère ; peu à l'épreuve de la vermine, etc. ; tendre ; mois de croissance 3 ; 6 tonneaux ou plus par acre ; racines peu profondes ; 1000 parties contiennent—potasse 9, acide phosphorique 3, nitrogène 4.3 ; décomposition prompte ; le gypse la hâte quelquefois.

**Sarrasin.**—Édule ; deux récoltes ; demande un sol maigre et tourbeux, n'exige que peu de travail de culture ; semence chère ; résiste bien à la vermine, etc., demande un temps sec ; croît en 2 mois ; 3 ou 4 tonneaux par acre ; racines peu profondes ; 1000 parties contiennent—potasse 1.5, acide phosphorique 0.7, azote 2 ; semé sur chaume ; croît rapidement avec gypse et nitre.

**Rave ou Radis sauvage.**—Comestible ; une récolte ou une récolte et demie ; graine à bon marché ; souffre de la vermine, etc. ; mois de croissance, 5 ; de 6 à 12 tonneaux par acre, (12 tonneaux par acre, si on la laisse venir en fleur) ; racines profondes ; 1000 parties contiennent—potasse 4, acide phosphorique 1, azote 3.5 ; racines épaisses et dures, se décomposent lentement.

**Seigle.**—Comestible ; demande une terre maigre ; culture aisée, semence chère ; résiste bien à la vermine, etc., souffre peu du mauvais temps ; mois de croissance 5 ; racines peu profondes ; 1000 parties contiennent—potasse, très peu ; acide phosphorique, peu ; azote 4 ; semé après la récolte, pour être récolté ou ensoué au printemps.

**Lupin blanc.**—Non comestible ; convenable à tous les sols, excepté ceux qui contiennent de la chaux ; résiste bien au temps ; mois de croissance 4 ; 1000 parties contiennent—potasse 1, acide phosphorique 1.8, nitrogène 4.3 ; les tiges se décomposent lentement ; le meilleur des engrais verts, égal au fumier de paille ; semé en mai pour être labouré en automne ; bisannuel.

**Trèfle rouge.**—Édule ; demande un bon sol ; graine à bon marché ; 8 tonneaux par acre ; profondeur des racines, 2½ pieds ; 1000 parties contiennent—potasse 4, acide phosphorique 1.3, nitrogène 3.3 ; décomposition prompte ; les racines à peu près égales à la moitié de la tige et des feuilles.

**Trèfle blanc.**—Édule ; graine à bon marché ; 3 à 4 tonneaux par acre ; profondeur des racines,

15 pouces ; 1000 parties contiennent—potasse 6, acide phosphorique 1, nitrogène 3.3 ; décomposition prompte ; produit, environ un tiers de celui du trèfle rouge.

On voit ici d'un coup que la spergule produira 2 ou 3 récoltes par an ; qu'elle est comestible ; qu'elle viendra bien dans un sol maigre, avec peu de travail, et que sa semence coûte peu. Comment elle résiste au mauvais temps et à la vermine, c'est ce qu'on ne voit pas ; mais on voit qu'elle met deux mois à croître, qu'elle donne environ 3 tonneaux par acre, et que ses racines s'enfoncent de 15 pouces ; que 1000 parties, ou 1000 lbs., en contiennent 9 de potasse, 1½ d'acide phosphorique, et 4 de nitrogène ; qu'elle se décompose promptement dans le sol, et qu'elle peut être semée sur le chaume, après la récolte, (pour engraisser un sol maigre), trois fois successivement, labourant la récolte d'avril en juin, et en semant une autre par-dessus, et faisant la même chose en en août ; et ainsi des autres. Outre ces végétaux, la tanaïse et l'arnoise ensemble sont fortement recommandées par Sprengel, comme possédant les propriétés énumérées ci-dessus. On dit que la bourrache produit une épaisse masse de feuillage ; il en est de même du trèfle de Bokkara, qui pourtant est sujet à être attaqué par les limaçons. On a parlé d'une autre plante comme produisant 90 tonneaux de feuillage vert par acre, mais je ne puis entrer dans aucun détail à son sujet. Ces engrais végétaux verts peuvent être divisés en trois classes :

1. Ceux qui sont ensemés par la charrue là même où ils croissent, et qui sont généralement des plantes annuelles d'une rapide croissance.

2. Ceux qui croissent sur des points raboteux ou maigres, qui ne valent pas la peine d'être cultivés, et qui doivent être coupés et charroyés sur un sol voisin de meilleure qualité, dans lesquels on regarde surtout à la force et au poids du produit, et les plantes perpétuelles les plus estimées pour cette fin.

3. Ceux qui sont broutés par les animaux, et dont la dernière crue et les racines seulement sont retournés par la charrue pour pourrir dans le sol, lesquels doivent être naturellement saines et agréables au goût, et demandent un examen prolongé, auquel nous ne pouvons nous livrer présentement.

1. Entre les plantes de la première classe, il est fait un grand usage de la spergule dans la Belgique, et il est probable que les sols maigres et secs sont ceux où son emploi est le plus avantageux, mais le sarrasin passe pour valoir mieux dans les sols tourbeux. L'ivraie et la vesce produisent de beaucoup plus pesantes récoltes que la spergule ou le sarrasin, mais elle demandent un meilleur sol, exigent plus de frais et de soins, et sont plus sujettes à être attaquées par la vermine. Le radis sauvage et le seigle peuvent être semés après la récolte, et croîtront durant l'hiver (en Europe), mais le radis demande une meilleure terre, et résiste moins à la vermine que le seigle.

Le lupin blanc a été introduit depuis peu dans ce pays, mais on ne sait pas encore quel sera son succès dans notre climat. En Italie, l'emploi en a été presque général, depuis le temps de l'ancienne Rome, et il n'a été adopté en Allemagne avec beaucoup de succès. Cette plante, ou la vesce, ou la moutarde, ou même le navet hâtif, peuvent être produits et enfouis par la charrue, entre les récoltes, en guise de fumier, non seulement sur des coins de terre maigre, mais aussi sur des sols riches et en pleine culture, particulièrement si l'on y joint les ingrédients inorganiques convenables. Il y a longtemps que j'ai donné mes raisons de croire qu'au moyen d'un tel système, la terre peut être tenue en très bon état, par la culture des végétaux (pour le marché) sans bétail, ou animaux vivants, ni autre fumier que le fumier prohibé. Une suite d'expériences comparatives sur les engrais verts, sur leurs produits et leurs effets respectifs, fournirait une ajoutée précieuse à nos connaissances en agriculture.

2. Quant à la seconde classe, celle de plantes produites sur des points raboteux et incultes, pour être coupées et transportées dans les champs voisins, rien ne promet davantage pour les morceaux de terre maigres, qu'un mélange de la tannière et de l'arnoise. Ce sont des plantes vivaces, qui n'ont pas besoin d'un sol riche, résistent à toutes sortes de temps, souffrent peu de la vermine, et produisent une grande masse de feuillage, qu'on dit être de 24 tonneaux par acre : elles sont riches en potasse, enfouissent leurs racines jusqu'à 2 et 4 pieds dans le sol, et se cultivent aisément : elles dureront dix ans sans exiger aucun soin, et se resèmeront ensuite d'elles-mêmes, et l'on peut les couper deux fois par année. Un arpent de ces plantes engraisseront deux arpens pour deux ans, ou entretiendront 4 arpens de mauvais sol en bon état. Mais cet arpent, elles l'exigent pour elles-mêmes, ne croissant pas sur le chaume, comme la spergule, entre le temps de la récolte et celui des semences. Toute autre plante d'une prompte venue, qui croît naturellement dans des endroits incultes, peut être également propagée par la culture, et aidée par les ingrédients peu coûteux mentionnés ci-dessus. Elles doivent être coupées lorsqu'elles sont en fleur ; car c'est alors qu'elles donneront le produit le plus massif et le plus riche, mais avant que leur graine soit mûre, pour qu'elles ne soient pas portées comme herbes nuisibles dans les champs cultivés. Si la terre porte moisson alors, elles peuvent être mises en tas pour former un engrais composé ou artificiel, et remplacer le tas de fumier d'étable ; ou si la terre est nue, elles peuvent y être enfouies tout de suite. Mais ce sera au cultivateur à voir ce qu'il lui conviendra de faire.

3. La troisième classe, qui doit être coupée pour fourrage, ou broutée, et dont les racines et la recree-seules servent comme engrais, sera réglée, comme de raison, par les circonstances de la ferme et la nature du bétail.

Les racines du foin ordinaire, pourront donner, après une crue de deux à trois ans, 2 ou 3 tonneaux par arpent : la luzerne et le sainfoin, de la crue de 5 à 10 ans, 5 ou 6 par tonneau. Le radis sauvage produit des racines fortes et pesantes, mais je ne saurais dire quel en peut être le poids par arpent. Elles forment un engrais puissant et productif.—*J. Prideaux.*

**TÉRÉBENTHINE INODORE.**—Il a été fait récemment une découverte chimique importante, au moyen de laquelle l'huile de térébenthine peut être si complètement dégagée de sa senteur particulière, que non seulement elle devient inodore mais qu'elle peut être imprégnée de quelque parfum que l'on veut, sans que ses propriétés utiles en soient le moindre détériorées. Le savant chimiste, le Dr. Seriny, qui a analysé l'huile douce de térébenthine, dit qu'en même temps que toutes les propriétés utiles de cette huile sont préservées intactes, toutes ses qualités délétères sont complètement détruites. Le docteur dit aussi que quand la peinture est mêlée avec l'huile douce de térébenthine, elle devient inodore, et n'émet plus ces odeurs fortes, qui sont si préjudiciables à la santé, et qu'enfin l'usage de l'huile douce de térébenthine est un préservatif certain contre la colique des peintres, et que par son emploi, le peinturage de l'intérieur des maisons devient un procédé parfaitement inoffensif.

**L'HABITUDE DE FUMER.**—La salive sert à la fin importante de mêler et de préparer la nourriture pour l'estomac : il ne faut donc pas la perdre inutilement par un crachement fréquent. L'étrange habitude de fumer du tabac est pour cette raison extrêmement pernicieuse, car elle affaiblit les organes de la digestion, prive le corps de plusieurs fluides utiles, et tend directement à l'amaigrir, particulièrement dans les jeunes personnes, et dans celles dont les fibres sont sèches et menues. Cette habitude est d'autant plus dommageable à ces personnes, qu'elle produit en elles, non seulement le crachement de la salive, mais encore d'autres évacuations. Non seulement elle vicie la digestion, elle a encore l'effet d'énerver l'intellect et les autres facultés de l'esprit.

**UTILITÉ DE L'ORTIE.**—C'est un fait singulier que l'acier trempé dans le jus de l'ortie devient flexible. Le Dr. Thornton, qui a fait une étude particulière des propriétés médicinales de nos plantes agrestes, dit que la charpie trempée dans le jus de l'ortie et portée aux narines, arrête le saignement de nez, quand tous les autres médicaments ne l'ont pu faire. Il ajoute que quatorze ou quinze graines de la plante, réduites en poudre, et prises journellement, guériront l'enflure du cou connu sous le nom de goître, sans qu'il en résulte la moindre altération de la constitution.—*Medical Times.*

SUR LES RÉFORMES.

"Point de réforme salutaire,  
Si l'on consulte en réformant,  
Non pas le désir de mieux faire,  
Mais celui de faire autrement."

ENNUI.—Mal que la nature n'a point fait,  
et que l'homme a inventé pour son propre  
tourment.

CHARRUES ECOSSAISES, ETC.

ALEXANDER FLECK, FORGERON, Rue  
St. Pierre, a en mains, et offre à vendre des  
CHARRUES ECOSSAISES, faites d'après le mo-  
dèle de WILKIE et GRAY, supérieures, quant à la  
matière et à la main-d'œuvre, et garanties égales à  
toutes celles qui sont importées.

—DE PLUS,—

SCUFFLERS, CHARRUES et HERSES légères,  
à SILLONS, d'après les modèles les plus récents et  
les plus approuvés, et PRESSES à FROMAGE,  
d'après le modèle d'Ayrshire.

Instruments aratoires de toutes sortes faits à ordre.

L. P. BOIVIN,

Coin des rues Notre-Dame et St. Vincent,

VIS-A-VIS L'ANCIEN PALAIS DE JUSTICE,

MONTREAL,

OFFRE ses plus sincères remerciements à ses  
nombreuses pratiques pour l'encouragement  
libéral qu'il en a reçu, et profite de cette occasion  
pour les informer qu'il a transporté son Magasin à  
l'endroit ci-dessus, où il espère rencontrer le même  
encouragement dont on l'a honoré jusqu'à présent.

Son Assortiment de Bijouterie consiste en :

Montres en Or, en Argent, à Patentes et à  
Cylindre, pour Dames et Messieurs,  
Chaines de col en Or pour Dames,  
Gardes en Or pour Montres,  
Clefs, Cachets, Rubans, Chaines courtes en Or et  
Acier pour Montres,

Bagues de toutes espèces, Jones de mariage, etc.,  
Epinglettes de goût en grande variété,  
Bracelets en Cheveux et en Or, Peignes en Argent,  
Ornements de col pour Dames,  
Souvenirs en Ecaïlle, en Perle, en Email,  
Boîtes à Cartes en Argent, en Nacre et en Ecaïlle,  
Bourses en Soie, avec ornements en Acier,  
Ridicules de Dames, en Acier,  
Lunettes en Or, Argent, Acier et Ecaïlle,  
Boîtes pour do de Fantaisie,  
Pendules de diverses espèces,  
Coutellerie fine, etc., etc., etc.

—Aussi,—

Lanternes pour passages, Transparents pour châs-  
sis, Miroirs assortis, Paniers français de Fantaisie,  
une grande variété de Tapissierie, Parfumerie  
française et anglaise, Cannes assorties, Chapelots,  
Médailles et Crucifix en argent et en métal, et  
une grande variété d'objets dans sa ligne et  
d'objets de Fantaisie.

Montréal, Janvier, 1849.

BARATTE AERIFORME OU ATMOS-  
PHERIQUE,

Assurée par Lettres-Patentes Royales à  
WALTER HOLT WELLS.

CETTE Baratte est depuis assez de temps devant  
le public, pour qu'il ait pu en constater l'utilité  
pratique, et nous croyons sincèrement que quant à  
l'aise et à l'expédition, elle surpasse toute autre in-  
vention de la sorte.

Les témoignages les plus flatteurs ont été offerts  
volontairement aux soussignés, relativement à la Ba-  
ratte fabriquée par eux.

Nous étant assuré le droit exclusif de fabriquer et  
de vendre la Baratte Aériforme dans la Province de  
Canada, nous sommes maintenant prêts à céder des  
droits sectionaux, aux conditions les plus raisonna-  
bles. Les personnes qui voudraient acheter des  
droits de Township, Comté ou District, pourront le  
faire en s'adressant aux soussignés, ou à J. R.  
ARMSTRONG, Jr., à la Fonderie de la Cité.

WELLS, MATHEWS et Cie.

Toronto, 1er Décembre, 1848.

UN JEUNE HOMME qui a émigré d'Ecosse en  
ce pays, en 1847, désirerait se placer comme  
INTENDANT ou HOMME D'AFFAIRES dans un E-  
TABLISSEMENT AGRICOLE. Il est bien qualifié, à tous  
égards, pour la conduite d'une Ferme ou Métairie.  
S'adresser au Bureau de la Société d'Agriculture du  
Bas-Canada, No 25, Rue Notre-Dame,  
Montréal, 20 Juillet, 1849.

MACHINES A BATTRE,

NOUVELLEMENT AMÉLIORÉES, DE PARADIS.

LE Soussigné, connu depuis longtemps comme  
LE FABRICANT DE MACHINES A BATTRE  
LES GRAINS, prend la liberté d'annoncer à ses  
amis et au public en général, qu'il est maintenant  
prêt à fournir des MACHINES d'une FABRIQUE  
COMPLÈTEMENT PERFECTIONNÉE, cons-  
truites, non-seulement avec toutes les dernières  
AMÉLIORATIONS AMÉRICAINES, mais avec  
quelques autres perfectionnements importants inven-  
tés par lui-même, et au moyen desquels elles épau-  
gueront beaucoup de travail, exigeront une moindre  
puissance pour être mises en opération, et ne devien-  
dront pas aussi promptement hors de service ; enfin  
il répondra de ses Machines, et il garantit qu'on les  
trouvera, quand on les aura éprouvées, bien supérieures  
à toutes celles qui ont été en usage jusqu'à présent  
dans la Province. S'adresser au bureau de la Société  
d'Agriculture, ou à JOSEPH PARADIS,  
Rue Saint Joseph, au-dessus de la Brasserie de Dow,  
du côté du Nord.

Montréal, 7 Juin, 1849.

MACHINES A MOISSONNER,  
(OU MOISSONNEURS.)

LE soussigné a à vendre trois MACHINES A  
MOISSONNER, (OU MOISSONNEURS),  
de la construction la plus nouvelle et la plus approu-  
vée, capables de couper vingt-deux acres ou arpens par  
jour. Ces machines étn. l. fabriquées par lui-même,  
il est prêt à en garantir la matière et la main-d'œuvre  
comme étant de la meilleure sorte.—PRIX MODÉRÉ.

MATHEW MOODY, Manufacturier,  
Terrebonne, Juillet, 1849.

**A**VIS.—M. GEORGE SHEPHERD, Grenetier de la Société d'Agriculture du Bas-Canada, a Importé pour les Membres de la Société et pour les Sociétés d'Agriculture de District, les GRAINES suivantes, dont il est prêt à disposer, aux termes les plus raisonnables, savoir:—

4,000 lbs.	Trèfle Rouge	d'Angleterre
4,000 lbs.	do	do Hollande
1,000 lbs.	do	do France
800 lbs.	do	Blanc de Hollande
200 lbs.	do	de Lucerne
800 lbs.	Mangel	Wintzule
200 lbs.	Carotte	Blanche de Belgique
1,000 lbs.	Navet	de Suede, Pourpre améliorée
500 lbs.	do	do Jaune de Bulloch
500 lbs.	do	do do d'Aberdeen
500 lbs.	do	do Blanc Globe
100 lbs.	do	do Six semaines ou
200 lbs.	Carotte	d'Attingham. [Stubble.

Une partie de son établissement est composée d'articles faits pour l'exhibition de Modèles de tout Fonds de Graines de Fermier, dont il peut disposer—Les modèles consistent en un quart de chaque, avec le nom de la variété, la nature du terrain où il est venu, le produit par acre, la pesanture par minot, et toute autre information que l'on a cru importante. L'objet en vue est d'obtenir un échange de graines des meilleures variétés, à la plus légère dépense possible pour le Fermier; et les modèles ayant été pris tel que proposé, dans une place bien conditionnée, rendent le Fermier capable de faire un choix des plus judicieux, pour les adapter à la culture et la qualité de son terrain.

Le Sousigné tiendra aussi constamment un assortiment étendu de SEMENCES pour AGRICULTURE et JARDINAGE, et de PLANTES, de la meilleure espèce et qualité, qu'il vendra à aussi bas prix que toute autre personne faisant le même commerce. Ayant obtenu une grande partie de ses Graines et Semences de Lawson et Fils, d'Edimbourg, Grenetiers de la Société d'Agriculture, etc., d'Écosse, il se flatte de pouvoir satisfaire généralement ses patrons et ses pratiques.—Il a un excellent assortiment d'Arbres Fruitières, particulièrement de Pommiers, dont il disposera à un quart de moins qu'aux prix ordinaires.

## INSTRUMENTS D'AGRICULTURE.

**N**OUS, les soussignés, certifions que nous avons soigneusement examiné une variété d'instruments d'agriculture manufacturés par M. A. Fleck de la rue St. Pierre, et nous aimons à faire connaître notre opinion sans réserve en disant que ces instruments sont beaucoup supérieurs à tout ce que nous avons vu de ce genre manufacturé dans ce pays et au moins aussi parfaits que ce que nous avons pu importer d'ailleurs.

Et nous recommanderons particulièrement à l'attention des Agriculteurs dans toute la Province son *Bouleverseur du sol* (instrument à cinq branches tiré par des chevaux à la façon des charrues pour remuer la terre aussi profondément que l'on veut et en extirper les racines), instrument qu'il a perfectionné sur celui qui a remporté un premium de £10 à la société des Highlanders Écossais. Cet instrument paraît très propre à améliorer et à faciliter les travaux du cultivateur, et nous ne pouvons douter qu'il ne soit mis en usage partout où l'on désire que l'agriculture soit avancée. Les charrues Écossaises sont aussi beaucoup supérieures et bien dignes de l'inspection de

tous ceux qui désirent se procurer des articles précieux.

M. J. HAYS, Président de la Société d'Agriculture.  
P. P. LACHAPPELLE, Sault au Récollet.  
WM. EVANS, Sec. de la Soc. d'Agr.  
JAMES SOMMERVILLE, Lachine.  
EDWARD QUIN, Longue-Pointe.  
T. E. CAMPBELL, Major, Secrétaire Civil.  
HUGH BROMIE, Côte St. Pierre.  
P. T. MASSON, Vaudreuil.  
JAMES ALLAN, Pointe-aux-Trembles.  
GEORGE CROSS, Durham.

## SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DU BAS-CANADA.

**L**ES CHAMBRES DE LA SOCIÉTÉ ET LE BUREAU DU SECRÉTAIRE sont maintenant ouverts chez M. GEORGE SHEPHERD, Grenetier de la Société, No. 25, rue Notre-Dame, vis-à-vis du Bureau du Conseil de Ville.

Heures de Bureau.—Depuis dix jusqu'à une heure; durant ce temps le Secrétaire se tiendra généralement au Bureau.

## CONDITIONS DU JOURNAL.

Ce journal paraît vers le 15 de chaque mois, et contient 32 pages de matières.

Le prix de la souscription est par année de CINQ CHELINS. Les frais de poste sont à part.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an.

La souscription doit être payée dans les SIX premiers mois; autrement, au lieu de CINQ CHELINS, ce sera un CHELIN de plus par chaque mois de retard.

Les souscriptions et toutes autres communications concernant ce Journal, doivent être adressées, franchises de port, au Secrétaire de la Société—WILLIAM EVANS, Montréal.

## Agents pour le Journal d'Agriculture:

M. J. B. Bourque,	.....	St. Damas.
Dr. Conoquy,	.....	St. Césaire.
Dr. De la Bruyère,	.....	St. Hyacinthe.
M. Cadieux,	.....	St. Simon.
M. T. Dwyer,	.....	St. Paul, Abbottsford.
M. Gendreau, J. P.,	.....	St. Pie.
M. Blanchet,	.....	La Présentation.
Paul Bertrand, Ecr., N. P.,	.....	St. Mathias.
Charles Schaffier, Ecr., N. P.,	.....	Chambly.
M. Cordillier, Ecr.,	.....	St. Iliaire.
M. Brousseau,	.....	Québec.
Dr. Smallwood,	.....	St. Martin, Ile Jésus.
Robt. Ritchie, Ecr.,	.....	Bytown.
Major Barron,	.....	Lachute.
L'Éditeur du Star,	.....	Woodstock, C. O.
V. Guillet, Ecr.,	.....	Trois-Rivières.
M. D. Dubé,	.....	Ile Verte.
Azario Archambault, N. P.,	.....	Varrennes.
L'Hon. F. A. Malhot,	.....	Verschères.
A. C. Cartier, N. P.,	.....	St. Antoine.
André Vendangeau,	.....	Belœil.
J. B. E. Durocher, Ecr.,	.....	St. Charles, Chambly.
John McLarren, Ecr.,	.....	Baie Murray.
Rév. M. F. Pilote, Col. de Ste. Anne de la Pocatière.	.....	
A. Morin, écr., N. P.,	.....	St. Roch des Aulnais.

MONTREAL.—Imprimé par LOVELL ET GIBSON, RUE St. Nicolas.

W. EVANS, Éditeur. M. BIBAUD, Traducteur.